

LÉONARD,

DRAME,
EN QUATRE ACTES,

Par M. Laqueyrie.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Gaité,
le 22 février 1834.

PRIX : 1 FR. 50.



PARIS,
DUVERNOIS, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, GALERIE DES PROUES,
N^{os} 51 et 52.
ANCIENNE MAISON PONTHEU ET LEVAVASSEUR.

—
1834.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Le Duc de VANBOURG

Le Comte FRÉDÉRIC,

LÉONARD, sous le nom de *Wander*, Com-
missionnaire.

VANPIÉTRO, italien, marchand de curiosités.

TOMBRICK, corsaire américain.

FRANCK, jeune ouvrier.

La Baronne de l'ÉCLUSE, belle-mère
du Duc de Vanbourg.

LA COMTESSE.

La Mère BLOOM, tenant l'hôtel du *Hareng salé*.

MINA, fille de Léonard, enlumineuse.

SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

DOMESTIQUES DU DUC.

OUVRIERS, GENS DU PEUPLE.

MM. JEMMA.

MAILLARD J^e

MARTY.

MAILLARD.

PARENT.

CASIMIR.

M^{mes} VSANNAZ.

CAROLINE.

CHÉZA.

E. SAUVAGE.

*La scène se passe de nos jours, à Amsterdam et dans les
environs.*

NOBIS.

Impr. de CHASSAIGNON,
rue Git-le-Cœur, 7.

LÉONARD.

DRAME.

ACTE I.

L'intérieur de la taverne du Hareng salé. Au fond une grande porte et une fenêtre ouvrant sur un canal d'Amsterdam.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCK, LA MÈRE BLOOM, TOMBRICK, OUVRIERS.

TOMBRICK, *assis et fumant.*

Or ça, mes lurons, vous êtes six... j'embarque la demi-douzaine.

LA MÈRE BLOOM.

Aussi bons sujets l'un que l'autre.

TOMBRICK, *se versant d'boire.*

Foi de capitaine Tombrick, je vous passe tous gratis d'Amsterdam à Batavia.

LA MÈRE BLOOM.

Bon débarras de garnemens.

TOMBRICK.

Et vous autres, gratis aussi, vous vous engagez à mon service pour toute la traversée, chacun selon votre savoir faire?

LES OUVRIERS.

C'est convenu.

TOMBRICK.

Et surtout, voici qui est capital...

1^{er} OUVRIER, *à un camarade.*

Paix, toi, écoutons le capital.

TOMBRICK.

Surtout, pour m'aider à faire capture.

2^e OUVRIER.

J'en suis, moi, de la capture.

TOMBRICK.

Il n'y a que ça, et sur ce, à boire, la mère, et à notre bon voyage.

LA MÈRE BLOOM, *leur versant à plein broc.*

Oui, oui, bon voyage.

LES OUVRIERS.

Buvons, buvons.

Après avoir bu Tombrick se met à écrire.

FRANCK, *assis, à part.*

Sont-ils heureux, de partir! moi, pauvre Franck, il faut que je reste ici cloué, toujours cloué... c'est-il du malheur!

TOMBRICK.

Maintenant, il n'y a plus qu'à signer... Voulez-vous que je vous lise?

1^{er} OUVRIER.

Est-il bon, le Capitaine?.. Inutile.

2^e OUVRIER.

Signons, signons.

TOMBRICK.

Un moment... avec moi, pas de surprise... A terre, vous voyez, je suis un bon diable; mais à la mer, mille gargousses! sur mon brigantin, je suis roi... roi absolu.

1^{er} OUVRIER.

Et la charte, donc?

TOMBRICK.

La charte... voici la mienne: pour le plus petit manquement, aux fers et à fond de cale, et si l'on raisonne, au premier mot, amarré sur un canon, et cinquante coups de garcette.

1^{er} OUVRIER.

Excusez du peu.

TOMBRICK.

Au second, pendu à la grande vergue... Ça vous va-t-il?

1^{er} OUVRIER.

Bah! tout de même.

TOMBRICK.

A la bonne heure... Signez, mes lurons.

1^{er} OUVRIER.

Au petit bonheur... et arrosons la signature.

TOMBRICK.

C'est trop juste.

Ils signent les uns après les autres.

LA MÈRE BLOOM, *à Franck.*

Franck, Franck... eh bien, mon enfant, allons donc, voyons, bois un coup, tu n'en paieras pas davantage.

FRANCK.

Merci, mère Bloom; merci, vous êtes trop bonne.

LA MÈRE BLOOM, *lui versant.*

Eh! non, je ne suis que juste, et je dis qu'il n'y a pas de bon

sens au Capitaine d'engager ce tas de vaúriens , et de te refuser, toi, brave garçon, qui n'as rien à te reprocher, si ce n'est le malheur de ton père.

FRANCK.

Oh! oui, mère Bloom, malheur, malheur!

LA MÈRE BLOOM.

Est-ce que ça devrait te regarder, ça?

FRANCK, *se levant avec vivacité.*

Vous ne voulez pas que ça me regarde, la condamnation d'un père?

1^{er} OUVRIER, *qui s'est approché.*

Et d'un père mis au carcan... Elle est bonne-là, la vieille.

Les ouvriers ricanent.

FRANCK.

Tu me reproches mon père?

1^{er} OUVRIER.

Aimes-tu mieux que je t'en fasse compliment? il n'y a pas de quoi.

LA MÈRE BLOOM.

Fi... c'est abominable!

FRANCK, *saisissant un couteau.*

Grand lâche... s'il n'y avait pas un Dieu...

1^{er} OUVRIER, *s'armant d'un broc.*

Un Dieu... avance, tu vas voir.

FRANCK.

Si j'avancerai...

1^{er} OUVRIER, *lui lançant la cruche qui ne l'atteint pas et se brise.*

Et allons donc.

FRANCK, *courant sur lui.*

Misérable!

2^e OUVRIER, *l'arrêtant.*

Halte-là, garçon...

On s'interpose.

SCÈNE II.

LA MÈRE BLOOM, FRANCK, WARNER, TOMBRICK.

WARNER.

On se bat, ici?

FRANCK, *se débattant.*

Ah! tu me reproches mon père.

1^{er} OUVRIER, *qui s'est aussi armé d'un couteau.*

Laisse-le donc aller, que je le calme, ce bel oiseau.

WARNER, *qui a déposé son crochet, et s'avançant.*

Il n'y a qu'un drôle qui puisse faire un pareil reproche, je vous le dis.

1^{er} OUVRIER.

Un drôle, moi ?

2^e OUVRIER.

Il a raison, le père Warner.

LA MÈRE BLOOM.

Voyez donc... Je te conseille de faire le susceptible, toi qui as fait mourir ta mère à la peine, et mis ton vieux père à l'hôpital.

1^{er} OUVRIER.

Je ne dis pas non ; mais ça vaut mieux que d'être au carcan, toujours.

FRANCK.

Encore !

TOMBRICK, *aux ouvriers.*

Assez comme ça et silence. .. Allez faire vos paquets.

1^{er} OUVRIER.

Nos paquets ? ils sont tout faits.

TOMBRICK.

Peine de moins... c'est égal, qu'on défile, et demi-tour à mon canot... Allez tous m'attendre, et plus de bruit, si ça se peut.

1^{er} OUVRIER.

Suffit, Capitaine, suffit ; allons, les enfans perdus.

Ils sortent en tumulte.

LES OUVRIERS.

Au canot, allons, allons.

SCÈNE III.

LA MÈRE BLOOM, FRANCK, WARNER, TOMBRICK.

WARNER, *arrêtant Franck qui veut sortir.*

Demeure, et tranquillise-toi.

FRANCK.

Me tranquilliser... c'est-possible !.. Vous venez de les entendre, eh bien, c'est partout de même, et quand je demande du travail, on me renvoie, on me chasse, comme si j'avais la peste.

WARNER.

Je t'en aurai, moi, du travail.

FRANCK.

A moi... non, monsieur Warner, personne ne veut de moi,

personne, pas même le Capitaine... S'il avait voulu m'engager...

WARNER.

T'engager... quitter ton pays, une bonne mère, peut-être ?

FRANCK.

Je n'en ai plus, je n'ai plus rien ; c'est pourquoi je veux en finir... Il n'y a plus que ça à faire quand on est déshonoré.

WARNER.

Déshonoré ?

LA MÈRE BLOOM.

Tu ne l'es pas... je l'ai connu, moi, ton père, ce pauvre Georges.

WARNER, *vivement.*

Georges... que dites-vous là ?.. Georges, le porte-clés, le guichetier de la prison du Palais ?.. lui, condamné, et pourquoi ?

LA MÈRE BLOOM.

Ah ! mon Dieu, pour je ne sais quelle écriture dont on l'accusa...

TOMBRICK.

Un faux ?

LA MÈRE BLOOM.

Et dire qu'ils le condamnerent, il y a deux ans, pour le fait d'un autre, comme ce fut bien prouvé par après, mais trop tard, malheureusement... Quand on reconnut son innocence, le cher homme en était mort de chagrin.

FRANCK.

Mon pauvre père !

WARNER, *à part.*

Mon sauveur !.. (*haut.*) Et tu es son fils, toi, Franck !.. Ah ! tu ne partiras pas, non, tu resteras ; j'aurai soin de toi comme de mon propre enfant...

FRANCK.

Voyez-vous, monsieur Warner, il y a long-temps que j'ai mis ça là... si je ne pars pas, je me tue, c'est décidé.

WARNER.

Malheureux !

FRANCK.

Je vous dis que c'est là, là... je veux partir.

LA MÈRE BLOOM.

C'est sa marotte... Tenez, capitaine Tombrick, c'est mal à vous, oui, très-mal, de mettre ce garçon au désespoir... Il me semble qu'un de plus, un de moins, ce n'est pas ça qui fera chavirer votre barque.

TOMBRICK.

Eh! que diable, la mère, voyons, que voulez-vous que je fasse de ce petit efflanqué? n'être bon à rien et tenir la place de quelque chose, ça ne me va pas; poids pour poids, je préfère un baril de poudre; il n'y en a jamais trop de cette charge, et quand on s'en est bien donné de bas-bord et de tribord, si le malheur en veut, mille bombes! plutôt que d'amener son pavillon. . .

WARNER, *froidement.*

On se fait sauter.

FRANCK.

Et plus de malheur, alors.

TOMBRICK, *d Warner.*

C'est ça, mon brave... tu m'as l'air d'un bon compagnon... Gageons que tu as fait tes caravanes.

WARNER, *déboutonnant sa veste et montrant, en dessous, sa décoration.*

Non, capitaine, mes preuves...

TOMBRICK.

Décoré?

LA MÈRE BLOOM.

Oui, décoré, et à la Bérésina, encore, par le petit caporal, et il ne l'a pas volé, quand ce ne serait que cette balafre.

TOMBRICK.

On sait ce que c'est, la mère, et si je vous faisais voir...

LA MÈRE BLOOM.

Je le tiens pour vu.

TOMBRICK, *d Warner.*

Mon brave, je serais flatté... Vous plairait-il d'être mon second?

LA MÈRE BLOOM.

Second d'un corsaire... ah! ben oui.

WARNER.

Merci, Capitaine.

TOMBRICK.

Croyez-moi, ça vous irait mieux que la médaille de commissionnaire.

WARNER.

Tout va quand on est honnête homme.

LA MÈRE BLOOM.

Pour quant à ça, on a fait aussi ses bonnes preuves; il y a cent traits de lui..

WARNER.

Mère Bloom...

LA MÈRE BLOOM.

On sait ce qu'on sait.

WARNER.

Eh ! non, vous ne savez rien.

LA MÈRE BLOOM.

Comment ! vous auriez le front de renier toutes les bonnes œuvres que vous faites à la journée ?

WARNER.

Assez là-dessus.

LA MÈRE BLOOM.

Et les vingt personnes, pour le moins, qui se noyaient dans le canal, qui les a tirées de l'eau, est-ce vous ou moi ?

WARNER.

Rien de plus simple.

LA MÈRE BLOOM.

Et quand le feu se met quelque part, y courir tout le premier et s'exposer comme vous faites, c'est s'out simple ?

WARNER.

Pour Dieu...

LA MÈRE BLOOM.

C'est encore tout simple de prendre sur le peu qu'on gagne pour donner au malheureux qui n'a ni travail ni pain, et puis de partager le restant avec une pauvre orpheline à qui l'on sert de père.

WARNER.

Oh ! quant à cela, j'en suis d'accord.

LA MÈRE BLOOM.

Il est vrai qu'elle est bien gentille, votre petite Mina, honnête, bonne, travailleuse.

WARNER.

Elle est tout cela, et plus encore, c'est un ange... Ah ! si l'on savait...

LA MÈRE BLOOM.

On saura, on saura, je m'en charge.

TOMBRICK.

En ce cas, l'affaire est en bonne main... Touchez-là, mon brave ; si jamais l'envie vous prend de faire une traversée, Tombrick et son brigantin seront tout à votre service.

WARNER.

Bien obligé, Capitaine.

TOMBRICK.

Il n'y a pas de quoi.

FRANCK.

Ai-je du guignon !.. il n'y a que moi qu'on rebute... pas la

plus petite place, pas un coin. . . Monsieur le Corsaire, j'ai là dix florins, les voulez-vous; tenez, par-dessus le marché je serai votre domestique.

WARNER.

Tu es donc bien résolu, Franck ?

FRANCK.

Si je le suis !.. Vous verrez, monsieur Warner... je connais le vaisseau du Capitaine; je vais l'attendre au bout du port, quand il passera je me jetterai à l'eau, et s'il me laisse noyer, eh bien !..

WARNER.

Capitaine, que vaut son passage ?

TOMBRICK.

Eh ! mais, trente bons ducats au moins.

WARNER.

Je les paie.

FRANCK.

Bien vrai ?

LA MÈRE BLOOM.

Encore une bonne action.

WARNER, *posant sur la table une bourse de cuir.*

Voici des arrhes.

TOMBRICK.

Allons donc, à deux de jeu, mon brave; votre exemple est une bonne leçon, et je veux en profiter. (*A Franck.*) Va faire ton sac, pleurard... je te passerai gratis.

FRANCK, *transporté.*

Ah ! Capitaine... monsieur Warner... bonne mère Bloom !
Il l'embrasse.

TOMBRICK.

C'est bon, c'est bon.

WARNER, *d Tombrick.*

Décidément, vous ne voulez rien ?

TOMBRICK, *se découvrant*

Rien que l'honneur de votre estime.

WARNER, *donnant la bourse à Franck.*

Tiens donc, toi.

FRANCK, *hésitant.*

Quoi ! monsieur Warner... .

WARNER.

Prends, prends donc, enfant, tu le peux, c'est une dette; je dois bien plus à ton père.

FRANCK.

A mon père, vous ?

WARNER

Oui, moi... Mais tu ne partiras pas comme tous ces garnemens qui s'en vont aux colonies après en avoir fait de toutes les façons; tu es honnête, toi, tu es malheureux... je sais ce que c'est que le malheur... J'entends que tu emportes un bon certificat, bien signé, bien appostillé... on n'aurait qu'à dire là-bas, comme on a eu l'indignité de le dire ici... non, Franck, non, laisse-moi faire; je vais t'expédier ça et de la bonne encre...

TOMBRICK.

Toi, conscrit, à bord avant la retraite, et n'y manque pas.

WARNER.

Oui, mon ami, la journée s'avance; va, songe à tes petites affaires.

FRANCK.

Mes affaires sont d'aller à l'hospice de la Charité, tout près d'ici.

LA MÈRE BLOOM.

A deux pas.

FRANCK.

Pour embrasser la pauvre vieille femme qui ne m'a pas abandonné, elle, quand j'étais malade.

WARNER.

Bien ça.

FRANCK.

Il faut que je lui dise adieu.

WARNER.

C'est juste; j'irai la voir.

LA MÈRE BLOOM.

Tiens, en attendant, portes-lui cette vieille bouteille de Bordeaux, ça la ragillardira.

FRANCK.

Bonne mère Bloom!

TOMBRICK.

Et de ma part ce beau ducat de Hollande.

FRANCK.

Merci, Capitaine, merci à tous... Oh! mon Dieu, que je suis content! (*A part.*) Je peux lui faire une bonne somme.

Il sort.

SCÈNE IV.

LA MÈRE BLOOM, WARNER, TOMBRICK.

WARNER, *à part.*

Dieu soit loué! j'ai donc pu payer une part de ma dette sacrée à l'enfant de mon sauveur!

TOMBRICK.

Et nous aussi, la mère, nous allons en sabler de ce vieux Bordeaux. Apportez-en une, deux, trois bouteilles, nous compterons après... j'attendrai plus patiemment ce brocanteur italien qui m'a donné rendez-vous pour embarquer sa pacotille.

LA MÈRE BLOOM, *débouchant une bouteille.*

Voilà ce que c'est.

TOMBRICK, *versant à Warner.*

A vous, mon brave.

WARNER.

Trop honnête, Capitaine.

TOMBRICK, *buvant.*

Vrai Médoc... Château-Margaux... vingt barriques dans ma cale, ça me ferait un fameux lest. (*Versant.*) Honneur au Château-Margaux!

WARNER.

Doucement, il monte à la tête, j'ai besoin de ma journée.

TOMBRICK.

Bèh! bah! une fois n'est pas coutume.

WARNER.

Soit donc, pour ne pas vous refuser... mais vous permettez, j'ai à faire ce certificat... Du papier, la mère.

TOMBRICK.

En voici, mon brave.

WARNER, *se disposant à écrire.*

Pauvre Franck!.. par bonheur je connais d'honnêtes gens qui savent ce que c'est que d'obliger...

TOMBRICK, *regardant l'écriture.*

Peste, l'ami, comme vous travaillez de la plume?

LA MÈRE BLOOM.

Il est plus savant qu'on ne croit, et ça sera tourné.

WARNER.

Ce sera vrai... j'aurai de bonnes signatures, et après nous verrons d'obtenir le visa de l'Amirauté.

LA MÈRE BLOOM.

Pour ce qui est de ça, j'en fais mon affaire, on y a de bonnes connaissances.

TOMBRICK.

A l'Amirauté?.. Ah! diable, si on pouvait s'arranger pour un peu de contrebande.

WARNER.

Avec l'Amirauté?

TOMBRICK.

Ça s'est vu.

LA MÈRE BLOOM.

Je ne dis pas, mais pour sûr ce n'est pas la baronne de l'Écluse.

WARNER, *vivement.*

Vous connaissez la baronne de l'Écluse, belle-mère du duc de Vanbourg?

LA MÈRE BLOOM.

Tiens, si je la connais?., c'est ma vieille camarade, rien que ça. Quand nous tenions toutes deux la cantine à Rotterdam, on l'appelait la belle brune, moi j'étais la belle blonde; il fallait nous voir alors, lestes, pimpantes, fraîches comme deux roses, il y a long-temps de ça.

TOMBRICK.

Ça se voit.

LA MÈRE BLOOM.

Ce que c'est que de nous? Moi, en bien m'échinant, de ma pauvre petite-cantine j'en ai fait une taverne; belle blonde, c'est ben autre chose, elle est grande dame à la cour... qu'importe ça nous sommes toujours restées grandes amies... elle ne fait pas la fière celle-là comme tant de gueux qui sont parvenus, Dieu sait comme... on ne voit que ça.

SCENE V.

LES MÊMES, UN PIQUEUR.

LE PIQUEUR, *arrivant.*

Madame la baronne de l'Écluse fait demander si madame Bloom est chez elle.

LA MÈRE BLOOM.

Comment si j'y suis!.. pour elle?.. pour madame la Baronne? toujours, toujours. (*Le piqueur sort.*) Quand je vous disais... c'est qu'elle vous a un cœur... ça ne se perd pas... chère femme!.. Vous m'excusez...

WARNER

Faites, faites.

TOMBRICK.

Ça m'arrange; j'ai affaire chez mon armateur... si l'Italien venait qu'il attende.

Il sort.

LA MÈRE BLOOM.

C'est bien. (*A Warner.*) Vous, tenez, dans ce cabinet, vous y serez plus tranquille.

WARNER, *emportant le papier et l'écrivoire.*

Je suis bien partout.

SCENE VI.

LA BARONNE, *magnifiquement vêtue*, LA MÈRE BLOOM.

LA MÈRE BLOOM, *courant au-devant de la Baronne.*

Ah ! ma chère belle brune, c'est donc vous... c'est toi... pardon, madame la Baronne.

LA BARONNE.

Va te promener avec tes pardons... embrasse-moi, ça vaut mieux. (*La mère Bloom lui saute au cou.*) Prends donc garde, tu me chiffonnes.

LA MÈRE BLOOM.

Ah ! c'est que je suis si contente !

LA BARONNE.

Et moi aussi je suis contente... il y a plus de six mois que je grillais de te revoir, et aujourd'hui comme je passais dans ton quartier, je n'ai pas manqué de dire à mon cocher : A la taverne du hareng salé, et me voilà.

LA MÈRE BLOOM.

Dieu merci !. (*Lui avançant un fauteuil qu'elle essuie avec son tablier.*) Ma belle brune !.. Madame, donnez-vous donc la peine... allons, assieds-toi, asseyez-vous, madame la Baronne.

LA BARONNE.

Eh non ! madame la façonnrière... or ça, si tu continues, je m'en vas, d'abord... que diable, ne suis-je pas ta vieille amie, ta vieille camarade ?

LA MÈRE BLOOM.

Est-elle bonne ! est-elle bonne !

LA BARONNE.

Crois-tu par hasard que j'aie perdu la mémoire et que je ne me souvienne pas...

LA MÈRE BLOOM.

Et moi donc ?.. c'est qu'il y avait si long-temps ..

LA BARONNE.

Eh ! oui, il y a long-temps... que veux-tu, ma fille, est-ce que toute la sainte journée ne se passe pas en cérémonies, en visites, en simagrées, à la ville, à la cour ; le matin, c'est ci, c'est ça, et le soir c'est ben pire, les grands galas, la comédie, la musique, leurs fêtes, c'est une cohue, une galère, quoi... chacun sa croix... Je vais au bal.

LA MÈRE BLOOM.

C'est donc ça que je vous vois si pomponnée.

LA BARONNE.

Ne m'en parle pas, c'est si ennuyant toutes ces attifailles...

mais le décorum!.. Il y aura là tous les nobles, il faut bien que j'y sois... c'est une fête qu'ils donnent à mon gendre, monsieur le Duc, et à mon petit-fils Frédérick... Ne vont-ils pas lui faire épouser une russe de Moscou, à ce cher enfant, parce que c'est une riche, une princesse, une palatine qu'ils appellent ça.

LA MÈRE BLOOM.

C'est donc ça qu'on a fait cette rotonde là-bas, qu'on voit d'ici, en planches, sur des pilotis... pourvu qu'elle n'aille pas débouler comme il y a deux ans, la baraque!

LA BARONNE.

Débouler?.. c'est l'ouvrage de l'architecte du Roi.

LA MÈRE BLOOM.

Qu'est-ce que ça dit?

LA BARONNE.

Ça n'empêche pas qu'on s'y trémoussera fièrement, va, et ils n'en seront pas plus réjouis, c'est si triste leur gaieté!.. ah! ce n'est pas comme de notre temps, t'en souviens-tu, belle blonde, comme nous dansions à cœur joie.

LA MÈRE BLOOM.

Il me semble que c'était hier, moi avec mon pauvre Bloom.

LA BARONNE.

Et moi avec mon brave Muller, alors simple sergent de marine.

LA MÈRE BLOOM.

Ah! dam! c'est qu'il s'y entendait, celui-là, à faire danser le sexe.

LA BARONNE.

Et les russes donc?

LA MÈRE BLOOM.

Encore ben mieux.

LA BARONNE.

Aussi en moins de cinq ans nous fûmes lieutenant, capitaine, colonel...

LA MÈRE BLOOM.

Et général, baron, que sais-je?

LA BARONNE.

Et puis veuve, mon enfant, et puis veuve!.. ah! ce maudit fort l'Écluse!

LA MÈRE BLOOM.

Il y resta, partagé en deux par un boulet; est-ce que ça connaît personne, le brutal?

LA BARONNE.

La belle avance d'être Baronne!

LA MÈRE BLOOM.

Heureusement qu'il y avait un brave Empereur qui s'y entendait celui-là à prendre soin des veuves et des pauvres filles, et c'est un fait qu'il lui chercha à votre jolie petite un mari en propre personne.

LA BARONNE.

C'est vrai qu'il la maria avec un cadet de Vanbourg, parce qu'il était de la vieille roche; et tiens, c'est comme toi quand tu mets du vin nouveau dans le vieux.

LA MÈRE BLOOM.

Moi? Dieu m'en garde.

LA BARONNE.

Je veux dire que c'était son tic à notre grand Empereur; le neuf et le ranciot ça se mêle, et voilà.

LA MÈRE BLOOM.

Comme ça, j'entends.

LA BARONNE.

Et puis vois-tu au bout de tout ça il y avait encore une belle et bonne place de préfet et encore une grosse dot, qui fut comptée à monsieur mon gendre, sonica le jour des noces, je lui aurais conseillé de faire le fier.

LA MÈRE BLOOM.

Pas si bête, c'est que ça vous cale joliment son homme une place et une dot, sans compter qu'il avait tout mangé le noble de la vieille roche et qu'il n'était pas trop bon sujet à ce que j'ai entendu dire; c'est bien pourquoi, après la mort de son oncle, le duché lui passa sous le nez et ce fut sa sœur Joséphine qui fut duchesse, et par un bon testament... Voilà ce que c'est que de faire des fredaines.

LA BARONNE.

Bah! bah! des fredaines, c'est ce qui fait les bons maris, et quant à ça, à mon gendre le pompon pour avoir rendu sa femme heureuse... pauvre petite elle n'en jouit pas long-temps, à peine deux ans et ce fut fini, en mettant au monde son premier.. eh! mon Dieu! tu le connais, j'en suis folle, c'est mon petit-fils Frédérick.

LA MÈRE BLOOM.

Beau garçon, ma foi, qui me salue et qui est comte.

LA BARONNE.

Sans doute, depuis que mon gendre est devenu monsieur le duc de Vanbourg.

LA MÈRE BLOOM.

Gros comme le bras, après la mort de sa pauvre sœur, la duchesse Joséphine.

SCÈNE VII.

WARNER, LA BARONNE, LA MÈRE BLOOM.

WARNER, *sortant du cabinet.*

Joséphine!

LA MÈRE BLOOM, *continuant.*

C'est ça un malheur!

WARNER, *à part.*

Oh! oui, malheur!

LA MÈRE BLOOM.

Quelle histoire!

LA BARONNE,

Ne m'en parle pas, chaque fois que ça me revient j'en ai un
tremblement. . .

LA MÈRE BLOOM.

Je crois bien; c'est si affreux d'empoisonner une femme.

WARNER, *à part.*

Toujours l'injustice.

LA MÈRE BLOOM.

C'est qu'il n'y a pas à dire, j'ai encore là-haut la plainte
et l'image qui est en tête, avec la propre figure du scélérat de
mari.

LA BARONNE.

Tu dis bien, scélérat.

WARNER, *s'avançant vivement.*Et vous croyez, vous croyez... pardon, madame la Baronne,
j'entends que vous parlez là d'une chose qui a fait bien du bruit
en Hollande.

LA MÈRE BLOOM.

Tiens, est-ce que vous savez ça, vous, père Warner?

WARNER, *à part.*

Si je le sais!.. ma femme! ma pauvre femme!

LA MÈRE BLOOM, *continuant.*Pas possible, il y a tout au plus... qu'y a-t-il? trois ans que
vous êtes à Amsterdam.

WARNER.

Il y en a assez, mère Bloom, pour que je sache cette hor-
rible histoire, et mieux que personne peut-être.

LA BARONNE.

Vous, mon ami?

LA MÈRE BLOOM.

C'est un brave homme. . . il ne croit jamais au mal, lui.

LA BARONNE.

Ni moi non plus je n'y croyais pas.

LA MÈRE BLOOM.

Gageons qu'on lui aura dit qu'on eut tort de condamner ce gueux de peintre.

LA BARONNE.

C'était pourtant si clair... on l'avait donné pour maître en dessin à la petite duchesse...

LA MÈRE BLOOM.

Pour lui apprendre à faire des nez, des yeux, des bouches, et ils en firent tant que ma foi...

WARNER.

C'est ce qu'on a dit.

LA BARONNE.

C'est ce qui est vrai.

LA MÈRE BLOOM.

Si bien que suivant le qu'en dira-t-on il l'épousa... attendez donc... cla... clan... cla...

LA BARONNE.

Clandestinement.

LA MÈRE BLOOM.

C'est bien ça.

WARNER.

Non, secrètement, mère Bloom.

LA MÈRE BLOOM.

C'est plus honnête.

LA BARONNE.

Le voici le plus honnête. Quand il n'en voulut plus l'abominable, il commença par voler la malheureuse créature, et puis il l'empoisonna et l'étrangla tout après.

LA MÈRE BLOOM.

Pour que ça allât plus vite.

WARNER, se couvrant le visage de ses mains.

Oh! l'infamie! l'infamie!

LA MÈRE BLOOM.

Il l'aurait vu qu'il ne le croirait pas.

WARNER.

Et vous allez me dire encore que c'en fut assez pour qu'il fût jugé, condamné...

LA MÈRE BLOOM.

Et pendu; rien n'est plus certain, et moi qui vous parle, je l'ai vu accrocher à la potence.

LA BARONNE.

Avec un grand écriteau et son nom en grosses lettres :
Léonard l'empoisonneur!

WARNER, à part.

Oui Léonard, c'est bien moi!

LA BARONNE.

Et tout cela sur la poursuite et à la requête de monsieur de Vanbourg, mon gendre.

WARNER, *avec amertume.*

Il était si bon frère, monsieur de Vanbourg.

LA BARONNE.

Vous pouvez en être sûr, mon brave homme, et si j'ai jamais on vous en parle, dites que c'est moi qui le dit, qui en réponds, moi, qui suis sa belle-mère, la baronne de l'Ecluse.. Adieu, ma belle blonde... tu viendras me voir, ni manque pas. .. me voilà toute je ne sais comment. ..

LA MÈRE BLOOM.

Mon Dieu que je suis fâchée. ..

LA BARONNE.

C'est qu'il y a de ces choses qu'on ne peut se rappeler sans que ça fasse mal, vois-tu... (*prenant la queue de sa robe.*) un peu de grand air et ça va se passer... adieu, il faut que j'aille à ce bal, à cette fête. .. Chienne de fête.

Elle sort, la mère Bloom la reconduit.

SCÈNE VIII.

WARNER, *seul.*

Et voilà, voilà le monde!.. moi, criminel, empoisonneur, moi!.. et dire que voilà 16 ans qu'il faut que je vive sous le poids d'un jugement inique! 16 ans que je me survis à moi-même, qu'on me croit mort d'un supplice infâme, auquel la pitié du dernier des êtres parvint à me soustraire; 16 ans que je me cache sous ces rides anticipées, sous cette honorable cicatrice, sous ces cheveux blanchis subitement dans une nuit d'horreur et de désespoir... mais allons à cette fête, il faut gagner ma journée, c'est pour toi ma fille!

SCÈNE IX.

TOMBRICK, WARNER, LA MÈRE BLOOM.

TOMBRICK, *l'arrêtant.*

Eh bien! mon brave, déjà, est-ce que nous n'allons pas boire le coup de l'étrier.

WARNER.

Je ne bois plus Capitaine, il faut travailler.

TOMBRICK.

En ce cas, bonne chance.

WARNER.

Et vous, bon voyage.

Il sort.

TOMBRICK.

Adieu donc... Eh bien! la mère, personne encore?.. ce diable d'Italien...

LA MÈRE BLOOM.

Patience... et tenez le voilà votre brocanteur.

SCÈNE X.

TOMBRICK, VANPIETRO, LA MÈRE BLOOM.

TOMBRICK.

Précisément.

VANPIETRO, qui s'est arrêté tout court, au mot de la mère Bloom.

Hein, comment? qu'est-ce que vi dites?.. il me semble que j'ai entendu le mot de brocantor?

LA MÈRE BLOOM.

C'est un métier tout comme un autre.

VANPIETRO.

Madame la tavernière, apprenez, per votre gouverne, que j'ai l'honor d'être le marchand breveté de la cour et des magnifiques signors de la Chambre haute illustissima, et qu'il n'y a la dedans ni brocantor, ni brocantage, entendez-vi?

TOMBRICK.

C'est entendu... Mais voyons, signor Van Pietro, et dépêchons s'il est possible, il est question d'embarquer une pacotille, où est-elle?

VANPIETRO, montrant la mère Bloom.

Oun po piu bas, je vi prie, signor Capitano, ouin marchand de curiosités n'a pas coutume de parler d'affaires en plein-vent, et vi voyez qu'ici c'est tout comme...

LA MÈRE BLOOM.

On vous comprend, monsieur le marchand de la Cour, et puisqu'on vous gêne, on s'en va.

VANPIETRO.

Eh; oui! s'il faut le dire, on me gêne, je souis franc, moi.

TOMBRICK.

Comme un Italien.

LA MÈRE BLOOM.

Il y a ici de la contrebande sous cape... au fait, chacun son commerce... ça ne me regarde pas.

SCÈNE XI.

TOMBRICK, VANPIETRO.

VANPIETRO.

Va benissimo... vi devez voir signor Tombrick aux précautions que je prends, qu'il s'agit d'oune affaire de conséquence.

TOMBRICK.

C'est à dire qu'elle me rapportera boin...

VANPIETRO.

Ma doux cents doucats, il me semble que c'est oune fort bonné somme.

TOMBRICK.

Oui et non, selon la marchandise.

VANPIETRO.

Oh! per ce qui est de la marchandise, c'est premiere qualita!

TOMBRICK.

Vous vous y prenez bien tard; et pour peu que votre paco fille ait du poids...

VANPIETRO.

Dou poids?.. ma elle po peser tout au piu cent doux, cent trois, per cierto, ça ne passe cent dix... doux doucats per livre, c'est jouli, j'espère...

TOMBRICK.

Eh! eh!.. J'imaginai bien qu'un marchand de curiosités n'expédiait à Batavia ni des harengs ni du fromage.

VANPIETRO.

Des harengs, si!.. quant au fromage, je ne dis pas... Vou l'alliance naturelle qui se trouve entre lui et le macaroni; ma il s'agit d'oun bijou des piu rares qu'il y ait dans tout Amsterdam.

TOMBRICK.

Va pour le bijou.

VANPIETRO, joignant les doigts sur sa bouche.

O che bocchone!.. imaginez-vi que c'est bien la piu joulie petite enloumineuse!

TOMBRICK.

Comment diable? une jeune fille?

VANPIETRO.

Si signor, oune jeune fille, ça vi convient; ah! bribone!

TOMBRICK.

Je ne dis pas non, quand la traversée est longue, un peu de sexe et la pipe, ça aide à passer le temps.

VANPIETRO.

Donc vi devriez la passer per rien, se de gualant huomo.

TOMBRICK.

Pour rien, soit... je prendrai 400 ducats.

VANPIETRO.

Quatre cents ducats? per baccho! voilà qui est d'oun vrai pirate.

TOMBRICK.

Je ne renie pas mes titres, mais s'il manque un demi florin, pas de place pour le bijou.

VANPIETRO, *le retenant.*

Eh! que diavolo, signor, ou un poco de carita... savez vi que c'est me traiter comme ou un véritable tourc?... allons per tot accomoda, je donne doux cent cinquante... (*signe négatif de Tombrick.*) trois cents... (*Il sort et montre les rouleaux.*)

TOMBRICK.

C'est mon dernier mot, serviteur.

VANPIETRO, *d part.*

Voyez ou un po le forbante l... (*haut.*) vi voulez donc que je me saigne jusqu'au blanc!... (*Il pose quatre rouleaux.*) eh! bien voilà quatre cent, ma per dessous le marché vi me passerez...

TOMBRICK, *prenant les rouleaux.*

Ja ne passe rien.

VANPIETRO.

Ah! carissimo! oune bagatelle, moins que rien; tenez, solamente, ou un tout petit ballotino d'estames enluminées sur des sujets amousants.

TOMBRICK.

Ah! ah! contre le gouvernement, les ministres...

VANPIETRO.

Chose la piu innocente del mondo... per divertir les petits enfans... J'y ai fait mettre la color per che, voyez-vous, la color, ça égaye, ça réjouit.

TOMBRICK,

La color fait passer la drogue.

VANPIETRO.

Si signor... solamente, vi prendrez oune petite précaution... Le ballotino n'a pas besoin d'être vou à la douane, non piu que la petite fille.

TOMBRICK.

En ce cas, vous paierez double.

VANPIETRO.

Oh! per oune bagatelle?

TOMBRICK.

Bagatelle! Et tous les risques? et l'amende, et la prison, et l'embargo de mon navire? bagatelle!

VANPIETRO.

Ma caro, attendez donc, vi saurez que je négocie; per compte d'un grand signor.

TOMBRICK.

Ah! il y a un grand seigneur.

VANPIETRO, *confidemment.*

Il y a un douc!..

TOMBRICK.

Oh! alors c'est bien différent.

VANPIETRO.

Eh! viva!.. Je le savais bien, que vi seriez raisonnable!..
Allons, vi pouvez me rendre...

Il lui tend la main.

TOMBRICK.

Une minute! Attendu qu'il y a un duc, que l'affaire est à son compte, en mettant tout au plus juste, pour le bijou, la color, la contrebande, le tout en bloc... huit, dix, douze cents ducats, c'est cotté en conscience... Ça vous va-t-il?.. En tout cas, je serai à mon bord dans une heure, et, en passant dans mon canot, je vais un po amouser ces messieurs de la douane avec les enlouminours.

VANPIETRO.

Oh! maladetto!.. nò, c'est per rire?

TOMBRICK.

Comme vous dites, per rire, la color, ça égaye, ça réjouit:

VANPIETRO.

Ma c'est oun guet-à-pens, c'est oun vrai tour de corsaire.

TOMBRICK.

Je ne dis pas non.

VANPIETRO.

Pauvero me! douze cents doucats? ma c'est m'écorcher tout vif, c'est oun abomination, oun horror.

TOMBRICK.

Or ça, me prend-on pour un conscrit? Il s'agit d'un enlèvement, c'est pour le compte d'un duc; il se cache, moi, je m'expose, et dans tout pays, un rapt, quand ça manque, savez-vous ce qu'il en revient? La corde ou la rame... N'importe, c'est ma chance, à moi!.. Mais, Signor, un enlèvement, ça ne se fait pas tout seul; il faut des lurons qui aient le bras ferme, qui baillonnent au besoin; ça crie, une jeune fille! Tout ça coûte... Allons, allons, soyez franc, il va vous rester encore un fort joli bénéfice.

VANPIETRO.

Per toutes les saintes del paradiso, je vi joure que j'y souis dou mien... (*A part.*) Ah! birbante, si je pouis jamais te voir pendou, je donnerai de bon cor les mille doucats que je gagne, va.

TOMBRICK.

Sommes-nous d'accord?... oui... Touchez là; le reste après l'expédition... Où prendra-t-on la jeune fille?

VANPIETRO.

Per piu de sûreté, j'irai moi-même tantôt; vi me ferez suivre par vos lurons.

TOMBRICK.

Bien avisé, voilà de la tête. Holà! holà! mère Bloom!.. Eh! bien, vient-on? Eh! mère Bloom!

SCENE XII.

TOMBRICK, VANPIETRO, LA MÈRE BLOOM.

LA MÈRE BLOOM.

Vient-on, vient-on?.. Donnez-vous patience.

TOMBRICK.

Vite, mon compte, que je parte.

LA MÈRE BLOOM.

C'est bon, c'est bon, rien ne presse... Vous devez douze florins.

TOMBRICK.

En voilà quinze.

VANPIETRO.

C'est lui qui régale avec mes doucats. (*On entend un grand bruit.*) Eh! per la Santa Madona!..

Il regarde par la fenêtre à droite.

LA MÈRE BLOOM.

Qu'est-ce que c'est que ça?

VANPIETRO.

Voyez, regardez... là-bas... du côté du canal... Entendez-vous le bruit de la machine à vapeur?

TOMBRICK.

Eh! c'est la rotonde du Vauxhall qui a déboulé...

LA MÈRE BLOOM.

Comme il y a deux ans, je l'avais prédit.

VANPIETRO.

Ohimé! et mon protecteur, mon Mécène!.. Voilà ma fortune à l'eau.

LA MÈRE BLOOM, regardant.

Sainte-Vierge, en voilà un qui tombe dans le canal... Et cet autre qui s'y jette, voyez-vous?

TOMBRICK, regardant.

Dieu me donne, c'est le brave commissionnaire!

LA MÈRE BLOOM.

Toujours le même!..

TOMBRICK.

J'ai là mon canot... A la rame, enfans, à la rame!

Il sort en courant.

VANPIETRO.

Diavolo ! il emporte mes doucats. . . Holà ! . . . hé ! . . . Signor forbante !

Il le suit.

SCENE XIII.

LA MÈRE BLOOM, seule.

Ah ! mon bon Dieu, quel accident !.. Donnez donc des fêtes. (*Regardant à la fenêtre.*) Ce brave corsaire, il rame comme un perdu !.. Tout le monde y court... Et moi donc, et moi ?.. Mais ici, je puis donner du secours... Et justement, il me semble... oui, l'on vient de ce côté... Ouvrons, ouvrons... (*Elle appelle en agitant son mouchoir.*) Hé ! par ici ! par ici !.. J'aperçois M. Warner, c'est bien lui !.. Il aide à porter quelqu'un... Miséricorde ! c'est M. le duc de Vanbourg, est-il possible ?..

SCENE XIV.

WARNER, LA MÈRE BLOOM, LE DUC DE VANBOURG,
LA BARONNE DE L'ECLUSE, GENS DU PEUPLE.

LA BARONNE.

Eh ! mon Dieu oui, ma pauvre belle blonde, c'est bien mon gendre, monsieur le Duc... et ton brave commissionnaire, qui l'a tiré de là.

LA MÈRE BLOOM.

Quel homme ! quel homme !

LA BARONNE.

Sans lui il était perdu ! (*A Warner.*) Doucement, mon ami, doucement... là... là...

Elle avance un grand fauteuil.

WARNER, a déposé le Duc sur le fauteuil, il lui ôte vivement sa cravate, ouvre son habit, et mettant la main sur son cœur :

Plus de crainte, il est sauvé ! (*A part.*) Mon Dieu, je te rends grâce ! j'avais besoin de la vie...

LA BARONNE.

Oui, il est sauvé.

LA MÈRE BLOOM.

Allons, allons, au large, vous autres... Ne voyez-vous pas que vous l'étouffez !

LA BARONNE.

Oui, mes enfans, bien obligé, bien obligé.

LA MÈRE BLOOM, présentant à la Baronne un verre d moitié plein.

Tenez, tenez, faites-lui moi avaler ça, c'est du schenick, et du fameux, ça lui remettra le cœur.

LA BARONNE, *prenant le verre.*

Oui, donne, rien de meilleur... (*Elle le présente au Duc.*) Al-
lons, mon gendre, et pas de grimace, il faut boire ça, et tout
de suite.

LA MÈRE BLOOM.

Ça ferait revenir un mort!

LA BARONNE.

Aussi le voilà qui revient... Ça ne sera rien, grâce à Dieu,
(*A Warner*) et à toi, mon brave homme, et à toi.

LA MÈRE BLOOM.

Warner! il trouve ça tout simple.

LA BARONNE.

Aussi, tu seras content, tu le seras, foi de baronne.

WARNER.

Je le suis déjà, Madame. (*A part.*) Ce n'est pas pour lui,
c'est pour moi!

LA MÈRE BLOOM, *aux gens du peuple.*

Retirez-vous donc quand on vous l'a dit.

WARNER.

Oui, mes amis, je vous en prie... vous l'empêchez de res-
pirer...

LE DUC, *tout à fait revenu à lui.*

Mon fils! où est mon fils?..

LA BARONNE.

Ne vous en inquiétez pas, mon gendre, Frédérick est leste;
la jeunesse! ça se tire de partout... voyons... achevez-moi ça.

LE DUC, *après avoir bu, cherchant des yeux.*

L'homme qui m'a secouru?

LA MÈRE BLOOM, *présentant Warner.*

Le voilà, monsieur le Duc, le voilà, il se nomme Warner,
commissionnaire sur le port. (*A part.*) Ça lui vaudra quelque
chose, j'espère.

LE DUC, *se soulevant un peu.*

Warner, as-tu des enfans?

WARNER.

J'ai une fille, monsieur le Duc.

LA MÈRE BLOOM.

Et qu'il a adoptée encore!

WARNER.

Elle est bien ma fille!

LE DUC.

Et toi, gagnes-tu pour deux?

WARNER.

Je travaille, et nous vivons, sans rien demander à personne.

LA BARONNE.

Tiens, j'y pense, monsieur le Duc, justement j'ai renvoyé votre coquin de maître valet, un fainéant, un ivrogne, un fripon, et qui me manquait de respect... (*A Warner*) Dis-moi, mon garçon, sais-tu le service ?

WARNER.

Mais, je crois que je pourrais servir monsieur le Duc comme il le mérite.

LA BARONNE, à *Warner*.

Eh ! bien, voilà qui est dit, je t'arrête... bons gages, bonne nourriture, belle livrée !..

WARNER.

Une livrée ?

LE DUC.

La livrée des ducs de Vanbourg est la plus brillante, la plus honorable de la cour... Tu es à moi, et si tu te conduis bien...

LA BARONNE.

Dans un an, valet de chambre, on se forme vite avec les gens comme il faut.

WARNER.

Je me conduirai de façon à me faire approuver par tout le monde.

LA MÈRE BLOOM.

On peut le prendre les yeux fermés celui-là, je vous en réponds.

On entend une voiture s'arrêter à la porte.

SCENE XV.

WARNER, LE DUC, FRÉDÉRIK, LA BARONNE, LA COMTESSE, LA MÈRE BLOOM.

FRÉDÉRIK, *en dehors*.

N'est-ce pas ici qu'on a porté monsieur le duc de Vanbourg ?

LA MÈRE BLOOM.

Oui, oui, c'est ici.

LA BARONNE.

Frédéric !

FRÉDÉRIK.

Mon père !

LA COMTESSE.

Eh ! le voilà ce cher Duc !..

LA BARONNE, à *Frédéric*.

Pas d'inquiétude, mon enfant, tu vois, ce ne sera rien, ce ne sera rien.

FRÉDÉRIK.

Dieu soit loué !

LA COMTESSE.

Mon pauvre Duc!.. mais c'est épouvantable...

FRÉDÉRIK.

Et comment! par quel miracle?

LA BARONNE.

Le miracle, le voilà, c'est ce brave homme qui l'a sauvé.

FRÉDÉRIK.

Warner!

WARNER, *bas.*

Silence!

LA BARONNE.

Tu le connais?

WARNER.

Monsieur le Comte a pu me voir sur le port.

LA COMTESSE.

Un homme du peuple!

LA BARONNE.

Oh! il y a de bonne gens dans le peuple; je sais ça moi.

LE DUC.

Mon fils, j'attache cet homme à ma personne.

FRÉDÉRIK.

Et il accepte?

WARNER.

Oui, monsieur le Comte, je dois accepter.

LA COMTESSE.

Mais, je crois bien.

LA BARONNE.

Mon garçon, tranquillises-toi, demain j'irai voir ta fille.

LA MÈRE BLOOM.

Et ce sera fort bien fait, c'est qu'elle a été éduquée, celle-là, mieux que nous...

Elle se retient.

LA COMTESSE.

La fille de cet homme-là?

LA MÈRE BLOOM.

Et puis, c'est qu'elle vous a de petites façons distinguées, une gentillesse, une tournure...

LA BARONNE.

Allons, allons, je vois que ça va bien... donnez-moi le bras, mon gendre.

LA COMTESSE, *s'empressant.*

Ah! ce sera moi, s'il vous plaît... ce cher Duc!

FRÉDÉRIK.

Appuyez-vous, sur moi, mon père.

LA BARONNE.

Hé ! nous marchons !

LE DUC, à la mère Bloom, jetant une bourse sur la table.

Je vous remercie, bonne femme.

LA BARONNE, voyant qu'elle va refuser, et la lui mettant dans la main.

Prends, prends, ma belle blonde, on ne donne pas toujours si bien. (*A Warner.*) Et toi, derrière la voiture.

WARNER.

Moi !.. Permettez, madame la Baronne, j'irai à pied.

LE DUC.

En effet, il n'a pas encore la livrée.

WARNER, à part.

La livrée de valet ! oui, mais bientôt ce sera l'habit du maître.

Ils se disposent à partir, les gens du peuple se groupent autour de Warner, et l'accompagnent avec des cris de joie et de félicitations.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Une mansarde proprement meublée ; à droite et à une certaine élévation une petite croisée qui, en s'ouvrant, laisse voir le toit. Dans le fond la porte d'entrée donnant sur l'escalier. A gauche une porte latérale.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINA, seule.

Au lever du rideau, elle est assise près d'une petite table, la tête appuyée sur une main, de l'autre, elle tient une plume, après un silence, et paraissant sortir d'un profond accablement :

Ah ! Frédéric ! Frédéric !.. il faut achever ma lettre, il le faut, oui, plus de faiblesse... (*Elle va pour écrire et s'arrête.*) Je l'aurais aimé, je l'aimais... mais le Comte, le fils d'un Duc... Frédéric ! vous me trompiez... et qu'allais-je devenir ? m'alleureuse !.. me tromper, moi, pauvre fille, ah ! c'est bien mal... Encore ce matin, il m'écrivait : (*Elle tire une lettre de son sein et lit.*) « Je suis sincère !.. » Il veut me voir, me parler, ici, ce soir même, sans témoins, achever la perfidie !.. ah ! non, non, monsieur le Comte, entre nous tout est fini, plus

d'entretien, plus de confiance, plus d'amour... plus... je le dois, je dois au moins le lui écrire... (*Elle écrit, et après un silence.*)
 « Soyez heureux, monsieur le Comte, et de grâce, par pitié... » je vous en supplie, oubliez-moi, oubliez-moi... » Et sa lettre aussi, sa lettre, il faut que je la lui renvoie. (*Elle la plie avec celle qu'elle vient d'écrire, et se lève.*) Maintenant il ne viendra pas je ne le verrai plus, oh! non, jamais... Warner lui portera ma réponse, et il m'approuvera, Warner, j'en suis sûre, car il a été trompé aussi comme moi, il voyait dans Frédérick, un simple artiste... et c'est le fils du duc de Vanbourg, du plus grand seigneur d'Amsterdam... Hier encore, je le croyais mon égal, le hasard ma tout découvert... mon Dieu, je te remercie! Tu veilles sur la pauvre orpheline, elle n'avait plus que toi, et tu ne l'as pas délaissée, je te dois l'appui de Warner, mon seul ami, qui me sert de père! vingt fois il ma dit: mon enfant, tu seras heureuse! ce bon Warner, il n'a qu'une pensée, une seule, mon bonheur!.. Aujourd'hui, ce qu'il doit vouloir, c'est mon repos... Mais que fait-il donc, il ne rentre pas, la nuit approche, et si Frédérick, si monsieur le Comte allait venir!.. Oh! mon Dieu!.. J'entends monter!.. Serait-ce lui?.. je n'ouvrirais pas. (*On frappe.*) Est-ce vous, Warner, est-ce vous?..

LA MÈRE BLOOM, *en dehors.*

Eh! non, c'est moi, moi.

MINA, *reconnaissant sa voix.*

La mère Bloom?

LA MÈRE BLOOM.

Vous pouvez ouvrir, mon enfant.

MINA.

J'y vais, j'y vais... à présent, Mina, plus de larmes, seule, je pouvais pleurer!

Elle s'essuie les yeux, cache sa lettre dans son sein, et va ouvrir.

SCENE II.

MINA, LA MÈRE BLOOM.

LA MÈRE BLOOM.

Bonsoir, ma petite, bonsoir, je viens de la part de Warner, toujours le même, c'est dans son sang, il faut qu'il fasse des siennes...

MINA.

Warner?.. comment?.. que venez-vous me dire?

LA MÈRE BLOOM.

Et d'abord, ne nous effrayons pas.

MINA.

Oh! mon Dieu, quelque malheur!

LA MÈRE BLOOM.

Un malheur ! ben au contraire... il s'est jeté à l'eau, le cher homme, dans le canal.

MINA.

Lui ? mon père !

LA MÈRE BLOOM.

Comme de coutume quand quelqu'un se noie, et qu'il le tire de là ; il n'y en a jamais que pour lui.

MINA.

Ce bon Warner !.. il m'aime lui ! et ce malheureux, il l'a sauvé ?

LA MÈRE BLOOM.

Bien entendu, mais cette fois, ce n'est point un malheureux, c'est un bel et bon grand seigneur, le duc de Vanbourg.

MINA.

Le père de Frédérick.

LA MÈRE BLOOM.

Frédérick ! qui, Frédérick ?

MINA.

Je veux dire monsieur le Comte.

LA MÈRE BLOOM.

Frédérick, monsieur le comte... c'est un fort joli garçon, vous le connaissez ? jeune fille, jeune fille !.. mais vous ne me diriez pas de m'asseoir, elle est haute votre mansarde, quatre étages.

MINA, *lui avançant une chaise.*

Ah ! pardon, mère Bloom, pardon... j'étais si inquiète, si préoccupée...

LA MÈRE BLOOM, *malicieusement.*

De l'absence de Warner, je vois, j'entends... pour ce qui est de ça soyez tranquille, le duc a voulu l'emmener, il est possible qu'il ne rentre pas ce soir, mais c'est pour un bien. (*Elle s'assied.*) Ah ! vous connaissez le comte Frédérick, et moi aussi je le connais fort, c'est le petit fils de ma meilleure amie, la baronne de l'Ecluse, et qui est bien fait ma foi pour faire tourner la tête à toutes les femmes, aussi va-t-il se marier le bel enfant.

MINA, *à part.*

Se marier, lui !

LA MÈRE BLOOM, *poursuivant.*

Et voilà justement pourquoi, monsieur le duc, son très-honoré père, est tombé dans le canal.

MINA, *à part.*

Il se marie ?

LA MÈRE BLOOM.

Il y avait au Wauxhall des nobles une fête magnifique, que le comte Frédérick donnait à sa prétendue.

MINA, *d part.*

Une fête. . . et moi je pleurais !

LA MÈRE BLOOM.

Superbe femme, ma foi, et riche. . . comme une princesse. . . c'est qu'elle l'est bien princesse et de la Russie encore. . . oh ! c'est un fier mariage !

MINA, *d part.*

Malheureuse !

LA MÈRE BLOOM.

Les équipages, les livrées, les parures tout ça est fait ; quelles noces ! il faudra voir ça, ma petite, il faudra voir ça.

MINA, *à part.*

Plutôt mourir !

LA MÈRE BLOOM.

Et après les fêtes, fouette cocher, la russienne emmène son mari, c'est bien naturel. . . et s'il se trouve quelque jeune fille d'Amsterdam qui ait connu un peu particulièrement monsieur le comte Frédérick. . . ma foi. . .

MINA, *vivement.*

Bonne mère Bloom, vous me rendrez un service.

LA MÈRE BLOOM, *se levant.*

Un service?.. Deux s'il le faut... De quoi s'agit-il ? voyons.

MINA.

Il n'y a que vous, mère Bloom, que vous au monde. . .

LA MÈRE BLOOM.

Eh ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?.. Tremblante comme la feuille, tout en pleurs. . . Serait-il possible ? (*Elle la fait asséoir.*) Remettez-vous, mon enfant. . . à tout péché miséricorde, on sait ce que c'est, parlez, parlez.

MINA.

Mère Bloom. . . Je suis bien malheureuse... Obligez-moi, portez cette lettre, tout de suite.

LA MÈRE BLOOM, *lisant l'adresse.*

« M. le comte Frédérick !. » Comment, Mademoiselle... à moi?... à moi, pareille commission?..

MINA.

Oh ! vous pouvez lire ; lisez. . . je le veux, je l'exige.

LA MÈRE BLOOM.

A la bonne heure, comme ça... C'est que, voyez-vous, en fait de ces choses-là... on a sa délicatesse, et Dieu merci. . .

MINA.

Lisez, lisez, mère Bloom, je vous en prie... (*A part.*) Il se marie, il lui donne une fête ; et c'est dans ce moment qu'il m'écrit, qu'il me conjure de l'attendre, qu'il veut me voir, me parler, me dire qu'il m'aime, qu'il n'aime que moi !.. ah !

LA MÈRE BLOOM, après avoir lû.

Bien, bien, mon enfant, c'est très-bien; voilà justement ce que je faisais à ton âge, pas si gentiment tourné; mais pour ce qui est de l'honnêteté, c'est toujours bien dit... Cache-moi cette lettre, et je m'en va la porter, et je lui parlerai, au comte Frédérick, et de la bonne façon! Oh! je n'ai pas peur des nobles, moi! Comment, se marier avec une grande dame, et le propre jour des fiançailles!.. Allons donc, si! monsieur le noble, si! c'est indigne à vous, c'est une horreur; vous ne valez pas mieux que votre père! Je lui dirai ça, et tout-à-l'heure... Ah! ces Vanbourgs, toujours les mêmes! C'est que j'en sais long sur leur compte... Ah! diable, on n'y voit déjà plus clair, et l'escalier n'est pas commode.

MINA.

Je vais vous donner de la lumière.

LA MÈRE BLOOM.

Non, non, j'ai mon rat de cave... (*Elle l'allume à la lampe que Mina vient d'allumer.*) Voilà ce que c'est... donne-moi ta lettre, ma fille... ton affaire est en bonne main, je t'en rendrai bon compte. (*Elle ouvre la porte du fond pour sortir, et aperçoit Franck qui se présente.*) Il y a quelqu'un?

MINA.

Un homme?

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRANCK.

FRANCK, s'avançant.

Bien pardon... M. Warner.

MINA.

C'est ici, Monsieur, mais il n'y est pas.

FRANCK.

Ah! tant pis.

LA MÈRE BLOOM.

Eh! c'est toi, Franck? (*A Mina.*) Tiens, encore un à qui Warner a rendu service, et qui vient le remercier, n'est-ce pas? C'est bien, mon garçon.

FRANCK.

Est-ce que je pouvais partir sans ça?

MINA.

Il sera bien fâché, Monsieur...

FRANCK.

Et moi, donc? Je ne me consolerais pas de m'embarquer sans le revoir, sans l'embrasser, le digne homme...

LA MÈRE BLOOM.

Oh ! que si, que tu le verras.

FRANCK.

C'est que je dois être toute la soirée aux ordres de mon capitaine, pour une affaire de confiance, et demain, selon le vent, il faudra mettre à la voile.

LA MÈRE BLOOM.

Et ton certificat, mon garçon ? tu ne peux pas t'en aller sans ça !.. Sois tranquille, à l'heure qu'il est, il a de bonnes signatures, et pour ce qui est de l'amirauté, c'est encore bien plus facile, à cette heure que l'ami Warner est passé maître-valet du duc de Vanbourg.

MINA.

Que dites-vous là ? Warner, lui, valet !

LA MÈRE BLOOM.

Oh ! c'est bien encore une autre histoire !

MINA.

Il se serait fait domestique ?

FRANCK.

Un homme comme lui, ça m'étonne !

LA MÈRE BLOOM.

Un homme comme lui, un homme comme lui, n'est pas un homme comme un autre ; faut croire qu'il a ses raisons... (*Mina.*) Eh ! mon Dieu, c'est peut-être pour vous, Mamselle !

MINA.

Pour moi ?

LA MÈRE BLOOM.

Je le gagerais.

MINA.

Prendre la livrée pour moi, ah ! c'est trop.

LA MÈRE BLOOM.

C'est trop, c'est trop... Pour son enfant, il n'y a jamais trop.

MINA.

Mais domestique !..

LA MÈRE BLOOM.

Et n'avait-il pas une belle condition ? commissionnaire sur le port, tout le jour sous le fardeau, c'est un pain bien dur que celui-là.

FRANCK.

Moins dur que celui du maître.

LA MÈRE BLOOM, *d Mina.*

Et vous, avec vos peintures, ça n'est-il pas d'un beau rapport ! Il paie si bien, votre M. l'italien Vanpietro, le brocanteur !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, VANPIETRO, BURCK.

VANPIETRO.

Brocantor!.. Il n'y a pas de brocantor che diavolo, je crois vi l'avoir déjà dit, madame la tavernière; ma mi paraît que vi avez la cervelle un po doure... Brocantor! brocantor! un galant huomo!

LA MÈRE BLOOM.

Laissez donc.

VANPIETRO.

Qu'est-ce que vi dites?

LA MÈRE BLOOM, à *Mina*.

Adieu, mon cœur, tu auras de mes nouvelles. (*A Franck.*) Viens-tu, garçon?

FRANCK, à *Mina*.

M. Warner ne rentre pas; dites-lui bien, Mademoiselle, que partout et toujours je me souviendrai...

LA MÈRE BLOOM.

Ne t'inquiète pas, je lui dirai aussi, moi; assez de compliments comme ça, allons, allons.

VANPIETRO.

Quelles gens, que ce poble.

LA MÈRE BLOOM.

Votre servante, M. le marchand de pièces curieuses, qui ne voulez pas être brocanteur.

VANPIETRO.

Encore? per dio sacratio!

LA MÈRE BLOOM, s'en allant.

Sans rancune, sans rancune.

VANPIETRO.

Al diavolo que te pille.

MINA, éclairant du haut de l'escalier.

Prenez bien garde, mère Bloom.

SCÈNE V.

VANPIETRO, BURCK, MINA, sur l'escalier.

VANPIETRO, à *Burck*.

Or ça, luron, tou sais ce qui est convenu; il y a oune bonne aubaine.

BURCK.

Oui, dix florins.

VANPIETRO.

Non pas, huit, huit, et ça vaut la peine.

BURCK.

De se faire pendre ?

VANPIETRO.

Bah ! on ne pend que les maladroits, ma si tu travailles bien, j'aurai égard... Donc, pour le quart d'hore, ton affaire, c'est d'inspecter avec les yeux, de bien ouvrir les oreilles, et silence. .. Chut... attention.

MINA, *rentrant*.

Pardon... je suis à vous, M. Vanpietro... l'escalier est si mauvais !..

VANPIETRO.

Aussi bonne que joulie !.. ma, je souis un po pressé, oune navire part demain per Batavia, j'expédie oune pacotille... où en soumes-nous de nos estampes ?

MINA.

Mon Dieu, monsieur Vanpietro, je vous fais bien mes excuses.

VANPIETRO.

Comment ! elles ne sont pas enlouninées ?

MINA.

J'ai été dérangée, je n'ai pas pu.

VANPIETRO.

Je n'ai pas pou, je n'ai pas pou... Che diavolo ! je complais sur ces estampes... (*A part.*) Des caricatures contre la cour, aux colonies c'est une fortune, mille per cent de bénéfice... (*Haut.*) Et vi me manquez de parole ; mais c'est fort désagréable... Soyez donc galant dans le commerce.

MINA.

Je suis désolée, il n'y a pas eu de ma faute : depuis quelques jours je ne me sens pas bien, je suis souffrante...

VANPIETRO.

Souffrante ?.. c'est différent... je souis connu, grâce à Dio, per ma sensibilita... Hé, ma... oui... je vi trouve changée, vi êtes pâle... vi avez ploré... Oh', oh !

MINA.

Monsieur...

VANPIETRO.

Il n'y en a pas doux comme moi per comprendre la dolor d'oune jeune fille... c'est que je ne connais rien al mondo de piu touchant, de piu suave, de piu délicieux que les plors de la beauté... Oune jolie femme qui plore, ça me transperce, je broule, je frissonne, j'extravague, je suis fou... (*A part.*) Au fait, si voleva la petite. (*Haut.*) Mademiselle Mina, vi savez que je vi estime.

MINA.

Je le crois, Monsieur.

VANPIETRO.

Vi m'intéressez fourieusement; il y a long-temps que ça couve et que ça va rinforzando... (*A Burck.*) Toi, garçon, va un po voir si je souis derrière la porte.

Il ouvre la porte du fond et fait sortir Burck.

MINA, *à part.*

Qu'est-ce qu'il me veut donc, cet homme?.. j'aurais tant besoin d'être seule!

VANPIETRO, *à part, redescendant la scène.*

Ben trovato!.. per po que la picoline s'apprivoise, ça vaut mieux infiniment que de l'envoyer à Batavia. (*S'approchant, haut.*) Vi voyez, prudent et discreto, c'est ma devise... Nous voilà sals touti dué, en tête-à-tête, parlez-mi en toute liberta, comme à un ami, un confessor; je souis un bon consolator.

MINA.

Mais, Monsieur, je n'ai rien à vous dire.

VANPIETRO.

Oh! che si, che si, capriciosetta!

MINA.

Je vous dis que non, Monsieur, si ce n'est, je vous le répète, qu'une indisposition, un malaise m'a empêchée depuis deux jours...

VANPIETRO.

Dué jorni? justement, il y a deux jours qu'il est question del matrimonio de la Princesse avec le comte Frédérick... hein! vi n'avez rien à me dire?

MINA, *à part.*

Le méchant homme!.. (*Haut.*) En vérité, Monsieur, je ne comprends pas, je ne sais pourquoi...

VANPIETRO.

Per che?.. c'est que dans mon atelier, il veneva depuis quatre mesi... hein, n'est-ce pas le compte, quatre mois?.. Un juone biondino qui avait l'air de fare son apprentissage, et comme il montrait de grandes dispositions, il a été presto en besogna d'enluminures et d'amore... Il y avait là, per malhor, une jeune fille toute joliette, toute naïve et graciosa, et les bianches roses de son bel visage s'enloumiuavan aussi touti jorni al doloe et brûlant regard del fripon... et voilà que le fripon, qu'on avait l'air de prendre per un apprenti, se trouve subito être ni plus ni moins que le signorito comte Frédéricko de Vanbourck, et l'innocente jeune fille, madamiselle Mina... Comprenez-vous? voilà le perche.

MINA.

Au moins ne vois-je pas, Monsieur, pourquoi vous venez ici m'obséder de vos suppositions qui me blessent et m'offensent.

VANPIETRO.

Là, là, pianino!.. Heureusement il n'y a pas eu d'éclat, per conséquent il y a remédio, c'est raisonné.

MINA.

Assez, Monsieur.

VANPIETRO.

No, signorita; vi ne serez pas la déplorable victime d'un voyage, d'un ingrato, d'un fourbe forbissimo; non, vi ne le serez pas, fe de galant huomo, je serai votre ange salvator, et je suis ici pour ça.

MINA.

Je ne demande rien, je ne veux rien, je n'accepte rien.

VANPIETRO.

Comment! je souffrirais, moi, avec ma sensibilita, qu'une jeune et tendre flor se dessèche sur pied, à mes yeux, quand je puis lui rendre subitement la vie et la fraîcheur? non pas, non pas, Madamiselle, vi avez de la beauté, du talent, de la virtou, moi, j'ai à deux lieues de la ville une petite maison..

MINA.

Sortez, Monsieur, sortez d'ici.

VANPIETRO.

Ma c'est en tout bien tout honor; je veux y fonder un établissement miraculeux, un atelier d'amator, et vi en serez la directrice, la divinité, l'idole.

MINA.

Je vous ai dit de sortir.

VANPIETRO.

De la pudor, adorable! j'aime ça.

MINA.

Retirez-vous, Monsieur; j'espère que vous ne me forcerez pas...

VANPIETRO.

Oh, oh! des cris, du scandale!. . Voyez la petite ingrate.

MINA.

Sortez, sortez sur-le-champ.

VANPIETRO.

Benissimo! on s'en va... ma mes estampes?..

MINA.

Ah! de grand cœur, Monsieur, de grand cœur!

Elle entre dans la chambre à gauche.

SCENE VI.

VANPIETRO, BURCK.

VANPIETRO.

Donc à Batavia... (*Appelant Burck.*) St, et! attention à mon

dernier mot : tu vois cette lucarne de la chambre que j'ai louée expressamment dans la maison à côté ?

BURCK.

C'est vu.

VANPIETRO.

Vous y serez tous réunis dans une heure.

BURCK.

C'est dit.

VANPIETRO.

De là, par le toit, à cette fenêtre, il n'y a qu'une enjambée.

BURCK.

C'est facile.

VANPIETRO.

Pas de bruit, surtout... Je tire la targe, et je mets une chaise.

Il exécute ce qu'il dit.

BURCK.

C'est ça.

VANPIETRO.

Vi entrez, la petite est seule, et au moyen de ce mouchoir... tu comprends, de par des cris.

BURCK.

C'est entendu.

VANPIETRO.

Vi repassez par la lucarne ; je serai là, tout sera prêt, nous descendons, et voguez la galère...

BURCK.

C'est parfait... (*Tendant la main.*) Mes dix florins.

VANPIETRO.

Tu en auras douze, tais-toi.

SCENE VII.

LES MÊMES, MINA.

MINA, *portant un portefeuille.*

Les voilà, Monsieur, les voilà toutes, vos estampes. Celles qui ne sont pas coloriées je ne les achèverai pas.

VANPIETRO.

J'entends, vous renoncez à mon atelier ?

MINA.

Plut à Dieu que je n'y fusse jamais entrée... Comptez, Monsieur, je vous rends tout.

VANPIETRO.

Va bene, Madamiselle, je vi' enverrai votre paiement.

MINA.

Allez, Monsieur, je ne veux rien.

VANPIETRO.

Non pas, non pas, vi le recevrez ce soir même, je vi le promets fe de galant huomo. . . Servitor humilissimo. (*A Burck.*)
En avant, toi.

SCENE VIII.

MINA, *seule.*

Oh! l'indigne!.. A moi cet outrage... je ne l'aurais pas cru possible!.. Ma mère, ma bonne mère, que j'hérite bien de ton malheur!.. Hier encore, tranquille, résignée, me confiant à l'avenir, j'osais me faire l'idée d'une existence si douce, si heureuse!.. Je rêvais... et aujourd'hui, quel réveil!.. Je me vois en un moment, désabusée, trahie, insultée... Ah! c'est trop, c'est trop!.. Pour qu'on me traite ainsi, qu'ai-je donc fait, moi qui n'ai jamais trompé personne?.. Je n'ai rien fait, je n'ai rien fait, et pourtant ils m'ont tous abandonnée... O ma mère! une place auprès de toi, je te la demande... Pitié, pitié pour ta pauvre fille!

SCENE IX.

MINA, WARNER, FRÉDÉRICK.

WARNER, *entrant vivement.*

Mon enfant!

MINA, *se précipitant dans ses bras.*

Ah!.. mon père.

WARNER, *la pressant.*

Chère enfant!

FRÉDÉRICK, *à part.*

Mina, Mina, dans quel état, grand Dieu!

WARNER, *avec tendresse.*

J'ai tort, je t'ai donné trop d'inquiétude.

MINA.

Vous ne m'abandonnez pas, vous?

WARNER.

Moi, t'abandonner!

MINA.

Ah! mon père, mon ami, si vous saviez!..

WARNER.

Je sais qu'il faut compter sur la Providence... et plus que jamais...

FRÉDÉRICK.

Oui, chère Mina, de l'espoir...

MINA.

Vous ici, Monsieur!.. et avec vous, mon père?

WARNER.

C'est moi qui l'amène.

MINA.

Mais c'est le comte Frédéric... *

WARNER.

Le fils du duc de Vanbourg, je le sais.

FRÉDÉRIC.

Point de titre, c'est moi, Frédéric, rien que Frédéric, qui viens répondre à cette lettre si cruellement injuste.

MINA.

Vous, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Oui, Frédéric, qui n'a pas cessé d'être le même, de vivre pour vous, de vous aimer.

MINA.

De m'aimer?

FRÉDÉRIC.

De n'aimer que vous.

MINA.

Ce langage, à moi?.. devant vous, mon père... et vous le souffrez?

WARNER.

Je vois : on t'a dit qu'il se marie, tu le crois, il vient se justifier, c'est tout simple.

MINA.

Frédéric!.. il n'est donc pas vrai?..

FRÉDÉRIC.

Il est trop vrai qu'on a voulu me contraindre, qu'on veut encore me forcer à un mariage que je déteste; mais il ne se fera pas.

MINA.

O mon Dieu!.. il ne m'a donc pas trompée?

WARNER.

S'il en était autrement serait-il ici avec moi?

FRÉDÉRIC.

Chère Mina, si vous saviez, depuis deux jours, tout ce qu'il m'a fallu endurer d'importunités, d'obsessions, de contraintes, d'anxiétés! rien d'égal à ce que je souffre... Depuis deux jours, traîné par mon père de fête en fête, de supplice en sup-

* Par suite de convenances particulières, et en intercalant une partie de cette scène dans la douzième de l'acte suivant, on a passé celui-ci après quelques représentations, et la pièce se joue maintenant en trois actes.

plíce, à la suite d'une autre femme; par décence obligé de feindre des empressemens, des hommages, même le sourire quand j'avais la mort dans le cœur, quand je vous savais ici, seule, abusée par les apparences, et m'accusant de déloyauté, de trahison, de perfidie... Ah! Mina, Mina, au lieu de m'accuser, maintenant vous devez me plaindre.

MINA.

Vous plaindre, oui; mais vous écouter, mais répondre à vos sentimens, maintenant ce n'est plus possible... Pour moi plus de Frédérick, vous êtes le comte de Vanbourg.

FRÉDÉRIK.

Eh! qu'importe?

MINA.

Comment?

WARNER.

Sans doute, qu'importe?

MINA.

Et la générosité, où serait-elle?... est-il permis d'accepter un aussi grand sacrifice?

FRÉDÉRIK.

Point de sacrifice, je fais mon bonheur.

MINA.

Je vois trop ce que vous êtes, ce que je suis... plus d'espoir; notre union est impossible.

FRÉDÉRIK.

Que dites-vous?

MINA.

Mais je suis une fille sans nom.

FRÉDÉRIK.

Et le mien, Mina, le mien!

MINA.

Et si j'étais deshonorée?

FRÉDÉRIK.

Mina?

WARNER.

Mon enfant!

MINA, *poursuivant*

Oui, deshonorée avant de naître, et par un père.

WARNER.

Qui te l'a dit?

MINA.

La pitié de la pauvre femme qui prit soin de mon enfance... puis-je être à lui maintenant.

FRÉDÉRIK.

Maintenant plus que jamais c'est devoir, honneur...

MINA.

Et la honte! puis-je l'oublier?..

FRÉDÉRIK.

La honte!

MINA.

Non, laissez-moi, laissez-moi... un autre a commis la faute à moi l'expiation.

FRÉDÉRIK.

Toi expier le crime d'un autre?

WARNER.

Point de crime, monsieur le comte, mais erreur, mais iniquité, mais faux jugement des hommes, Dieu le sait, et moi, et moi!... Rassure-toi, pauvre enfant, il y eut en effet un grand crime digne du plus grand supplice, mais ce ne fut pas celui du malheureux condamné, il fut innocent ton père!

MINA.

Et vous ne me le disiez-pas?..

WARNER.

- J'attendais, je voulais des preuves.

FRÉDÉRIK.

Vous en avez?

WARNER.

Oui, j'en ai, pour moi, aussi évidentes que la lumière du jour.

FRÉDÉRIK.

Oh! je vous crois, je vous crois.

WARNER.

La conscience de son père est là, oui là dans la mienne.

MINA.

Vous étiez donc son ami?

WARNER.

Oui, tu dis bien, son ami, son ami inséparable, nous n'avions qu'une pensée, qu'une âme, qu'une existence tellement unies, confondues, que le dernier jour de la sienne me donna comme le coup de la mort.

FRÉDÉRIK.

Incomparable amitié!

WARNER.

Mon désespoir fut un délire!.. j'avais entendu la sentence, j'avais vu l'échafaud dressé, je le voyais partout, sans cesse; point de distance capable de me soustraire à cette effroyable vision! Je partis, je m'éloignai d'une terre où je ne pouvais plus vivre après l'arrêt assassin... Mon enfant, tu me pardonnes... ah! si tu savais comment, enfin, poursuivi par ton malheur, par l'idée poignante de ton abandon, de ta détresse, je

courus tout à coup vers la Hollande, et plus précipitamment encore que je ne m'en étais éloigné... Après 12 ans, je la revis, j'osai rentrer en Hollande, je te cherchai, je te trouvai, tu voulus être ma fille !

MINA.

Soit béni, soit béni ce jour ! eh ! sans vous, qui aurait pu me dire : Ton père fut innocent !.. De quel poids je suis soulagée !

WARNER.

Il en reste un sur mon cœur, qui l'écrase, qui le brûle, et dont je ne serai soulagé moi, qu'après avoir pénétré tout le mystère d'horreur, qu'après avoir découvert, démasqué l'instigateur de ce jugement infâme, car il y en eut un, Monsieur, il y en eut un, j'en suis sûr. Je crois enfin le connaître.

FRÉDÉRICK !

Nous serions assez heureux !

WARNER.

Depuis bientôt deux ans, je le soupçonne, je l'observe, je ne quitte plus sa trace, encore un pas, un dernier indice, je le saisis, il ne m'échappera pas ; ma fille, tu seras vengée.

FRÉDÉRICK.

Il le faut, elle, son père !

WARNER.

Rien pour son père, il est mort... lois, préjugés, opinions, tout le flétrit, tout le tue, c'est à elle qu'il faut songer, à elle seule... Savez-vous, monsieur le Comte, qu'à la faveur de cette horrible machination on dépouilla cette enfant ?.. elle aussi aurait eu un nom, un noble rang, une fortune, je connais ses droits, sa naissance, elle est fille de bonne maison.

FRÉDÉRICK.

Qui que vous soyez, quoiqu'il arrive, Mina, je le promets devant Dieu, vous serez comtesse de Vanbourg... Je cours déclarer ma résolution à mon père, il m'entendra, m'écouterà ; il saura que l'orpheline, si lâchement sacrifiée, est digne de lui, de moi, de notre nom, de notre état dans le monde, et puisqu'il tient à la naissance, elle est notre égale la simple ouvrière !

MINA.

Ah ! Frédéric, s'il était possible ?

FRÉDÉRICK.

Oui, tout est juste, tout sera possible. Courage, espoir ! A demain le bonheur !.. Adieu, adieu...

Il sort.

WARNER.

Ma fille, tu seras comtesse de Vanbourg !

Il sort.

SCENE X.

MINA, seule.

Mon Dieu, n'est-ce point un rêve?.. cher Frédéric ! s'il était vrai?.. ô ma mère, ma pauvre mère, tu m'as entendu, tu as prié pour moi, je serai heureuse... merci, bonne mère, merci !.,
(Elle est tombée à genoux, et baise le portrait de sa mère qu'elle a tiré de son sein.—La fenêtre s'ouvre sans bruit, Burck paraît, et se dispose à descendre ; on aperçoit derrière lui un second bandit, Mina se relève, les voit, veut fuir par la porte du fond, mais Burck d'un bond y arrive avant elle et met le verrou, Mina se tordant les mains et dans le plus violent désespoir s'écrie : Dieu !, mon Dieu !., que voulez-vous?.. au secours...)

Elle se renferme dans la chambre à gauche.]

BURCK, faisant signe à ses compagnons.

Alerte enfans, elle est à nous !

Au moment où il se disposent à briser la porte, Franck paraît à la fenêtre derrière eux, leur tire un coup de pistolet, et saute dans la chambre. La toile tombe.

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Un très riche salon ouvert sur un parterre, d'où l'on découvre une vue pittoresque d'Amsterdam.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, LE DUC.

LA BARONNE, lui donnant le bras.

Allons, allons, ça va mieux que je n'aurais cru, mon gendre, vous voilà, Dieu merci, replanté sur vos deux jambes, tout comme si rien n'était.

LE DUC.

Il est vrai, madame la Baronne, je me trouve beaucoup mieux, et demain, j'espère...

LA BARONNE.

Demain, demain, croyez-moi, il vous faut du repos, tenez-vous un peu tranquille.

LE DUC.

Tranquille ?

LA BARONNE.

Je vous le dis, moi qui suis votre belle-mère, et si vous suiviez mes conseils... (*Sourire dédaigneux du Duc*) vous ne feriez pas si mal... Voyons, y aurait-il grand malheur de retarder de huit jours le mariage de mon petit Frédéric avec votre Russe.

LE DUC.

De huit jours ?

LA BARONNE.

La belle affaire !

LE DUC.

Et le Roi, Madame, le Roi qui fait ce mariage !

LA BARONNE.

Le Roi aussi s'en mêle ?

LE DUC.

Oui, Sa Majesté, elle-même...

LA BARONNE.

Allons, c'est dans la famille !.. comme vous, feu l'empereur.

LE DUC.

Et, d'ailleurs, qui préfère-t-il à une princesse palatine ? Je ne sais quelle créature...

LA BARONNE.

Une créature, fi !

LE DUC.

Une misérable petite ouvrière, fille de rien.

LA BARONNE.

Voyez-vous ?

LE DUC.

Fille déjà perdue peut-être, et dont il s'est engoué avec une telle démente qu'il en fait une merveille, un phénix, une divinité, que vous dirai-je, c'est tout un roman avec ses aventures, ses malheurs, ses extravagances, dont l'héroïne, à l'entendre, n'est rien moins que notre égale.

LA BARONNE.

Pour quant à moi c'est aisé.

LE DUC.

Enfin je n'y ai rien compris, mais il faudra bien, s'il lui plaît, que toutes ces folies aient un terme.

LA BARONNE.

Ce que c'est que la jeunesse ! ça va, ça va brrrr.

LE DUC.

Beaucoup trop loin, il faut l'arrêter.

LA BARONNE.

C'est donc comme votre sœur avec le misérable gueux qui l'empoisonna, le scélérat !

LE DUC.

Allons, encore, nous y voilà... Je vous avais pourtant priée, Madame...

LA BARONNE.

J'ai tort... eh! que diable aussi, mon gendre, il y a de ces choses qu'on a là, et vous échappent toujours... Je sais combien vous l'aimiez cette pauvre Joséphine!

LE DUC, *à part.*

Cette femme est mon reproche vivant!.. qui donc entre ainsi chez moi?

SCENE II.

LES MÊMES, WARNER, UN DOMESTIQUE, portant un plateau.

WARNER, prenant le plateau des mains du domestique qui sort.

Monsieur le Duc ne m'a-t-il pas commandé de lui servir son chocolat à dix heures, elles sonnent, je suis ponctuel.

LE DUC.

C'est bien... il est bon que vous sachiez cependant qu'un domestique, n'entre pas ainsi chez son maître... à l'avenir, je vous sonnerai.

LA BARONNE.

Ceci, mon garçon, pour ta gouverne... tu n'es pas au fait du service.

WARNER.

Je n'ai jamais servi personne.

LA BARONNE.

Il y a commencement à tout, ne t'inquiète pas, je te stylerai.

LE DUC, assis et prenant sa tasse de chocolat, *à Warner.*

Dis-moi donc... eh bien! voilà que ton nom m'échappe, tu te nommes?

LA BARONNE.

Warner... vous l'avez oublié?

WARNER, *à part.*

Déjà!

LE DUC.

Je suis si distrait... eh bien! donc, Warner, a-t-on envoyé de la cour? est-il venu beaucoup de monde s'inscrire à ma porte?

LA BARONNE.

Les flatteurs et les quêteurs de profession n'y ont pas manqué, il y en a tant.

LE DUC.

Voyons le livre des visites, je suis bien aise...

Warner tire le cordon d'une sonnette.

LA BARONNE.

Eh bien ! que fais-tu donc ?

WARNER.

Je sonne quelqu'un.

LE DUC.

On ne sonne pas chez son maître ; les valets sont à l'anti-chambre.

LA BARONNE.

Va, mon garçon, chez le suisse.

LE DUC.

Hé ! Warner, emporte cela.

WARNER, revient, prend le plateau, et dit à part.

Patience !

SCÈNE III.

LA BARONNE, LE DUC.

LE DUC, *le regardant sortir.*

Hé ! hé ! monsieur mon nouveau valet me paraît avoir les allures un peu fières.

LA BARONNE.

Eh ! non, il n'est qu'un peu gauche ; ça lui passera... c'est un bon sujet, ça vaut mieux que d'être plat et fripon.

LE DUC.

A la bonne heure.

LA BARONNE.

Et puis, ce qu'il a fait hier pour vous, vaut bien qu'on lui passe des allures... quand je vous dis que vous en serez content.

LE DUC.

Soit, c'est son affaire plus que que la mienne.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, WARNER.

LA BARONNE.

Voici le livre des visites, autant dire des mensonges.

WARNER, après avoir posé le livre sur la table.

Les lettres de monsieur le Duc.

LE DUC, *les prenant.*

Bien... ah ! le cachet du cabinet de Sa Majesté.

Il décachette vivement cette lettre, et jette l'enveloppe.

WARNER, la ramassant et à part.

Elle me servira.

Vous permettez...

LE DUC.

Tiens, si je permets.

LA BARONNE.

Rien d'important...

LE DUC.

Et les nouvelles?..

LA BARONNE.

Voici, madame.

WARNER.

LA BARONNE.

Encore des mensonges... voyons... Le Moniteur, la Gazette d'Ausbourg, le Journal de Paris, ça n'est pas fort amusant, tout ça. (*Au Duc.*) Voilà votre affaire... La Mode, la Caricature, c'est pour moi... les Cancans, encore pour moi... Et mes tribunaux, où sont donc mes tribunaux?.. Ah! les voilà... C'est celui-là qui est divertissant, il y a toujours des histoires d'es-croqueurs, d'assassineurs, d'empoisonneurs! ça fait venir la chair de poule, c'est égal, j'aime ça, moi... (*A Warner.*) Où est Frédéric?

WARNER.

Madame, je l'ai vu monter chez lui.

LA BARONNE.

C'est bon, c'est bon, je vais le faire appeler, et il me lira tout ça avant que le monde n'arrive, vous savez que je ne suis pas lisarde, et puis je lui parlerai du roman, de l'aventure, de l'héroïne... oh! dès que le Roi s'en mêle... soyez tranquille, je lui parlerai... C'est pourtant drôle... la jeunesse, la jeunesse!

Elle sort.

SCENE V.

LE DUC, assis, WARNER.

LE DUC, parcourant le livre des visites, et riant.

Mon accident a fait du bruit... toute la Ville s'est fait inscrire... c'était dans l'ordre... (*A Warner.*) Et de la Cour, qui est venu?

WARNER.

Personne.

LE DUC.

Hein! comment?

WARNER.

Non, monsieur le Duc.

LE DUC, d lui-même.

Personne, voilà qui est singulier, (*Haut.*) Faites reporter ce livre. (*Warner sort un instant, le Duc s'est levé, et continue.*)
Personne encore! pas un gentilhomme de la chambre, pas

un ministre, même la princesse... Que veut donc dire cela ? mon fils est si imprudent ! allons encore des folies, quelque nouvelle incartade... (*A Warner qui rentre.*) Warner, vous êtes bien sûr que le comte Frédérick est chez lui ?

WARNER.

Je le crois, monsieur le Duc.

LE DUC.

Vous lui avez dit d'attendre mes ordres.

WARNER.

Oui, monsieur le Duc,

LE DUC, *s'asseyant.*

Warner, nous allons causer... Je ne te connais que d'hier.

WARNER.

Moi, depuis long-temps j'avais l'honneur de connaître monsieur le duc de Vanbourg.

LE DUC.

C'est tout simple... Warner, ton beau dévouement pour ma personne, ta bonne réputation, et ta physionomie, je m'y connais et j'y regarde, tout me dispose à te donner ma confiance, cela doit te convenir.

WARNER.

La confiance de monsieur le Duc ? je la désire, et plus que personne au monde.

LE DUC.

Bien pensé et très-bien dit, bon ton de valet... Eh ! je vois que tu n'es pas sans quelque espèce d'éducation ; tant mieux, cela n'est pas commun dans la condition où je te prends.

WARNER.

On n'est pas toujours à sa place.

LE DUC.

Diable ! de l'esprit !

WARNER.

De l'observation, monsieur le Duc.

LE DUC.

De mieux en mieux... Mais pour être ainsi déplacé, il faut qu'il se soit passé dans ta vie de ces choses... ..

WARNER.

Il est trop vrai !

LE DUC, *lui frappant sur la joue.*

Tu auras fait bien des fredaines, coquin... Allons, un peu de franchise, je ne suis pas rigoriste.

WARNER.

M. le Duc, je n'ai rien à me faire pardonner, moi.

Tu es susceptible.

LE DUC.

Je suis honnête homme.

WARNER.

LE DUC.

Je le crois, et sur ce pied-là, mon ami, nous serons contents l'un et l'autre, et pour commencer, tiens, prends... (*Il lui présente une bourse.*) Eh bien !.. prends donc...

WARNER, à part.

Humilions-nous.

LE DUC.

Tu vois, je suis riche, je suis puissant, je suis généreux, rien ne me coûte, je donne à l'un, je protège l'autre, je jette à qui veut mes bienfaits, je suis le patron de tout le monde. Eh bien, à la cour, à la ville, partout je ne rencontre qu'égoïsme, ingratitude, perfidie. C'est au point qu'au milieu de cette foule qui m'importune et m'obsède, à peine si j'ai pu, comme par miracle, trouver un seul homme à qui me fier, un seul.

WARNER, à part, rire amer.

Il n'est donc pas heureux! (*Haut.*) M. le Duc m'excusera; si cet homme est celui que j'imagine, il se vante assez de la faveur qu'il a gagnée.

LE DUC.

Faveur gagnée! Comment? que signifie?..

WARNER.

Pardon, je ne fais que répéter... C'est un bruit de ville... j'ai si souvent entendu parler de l'italien Vanpietro.

LE DUC.

Vanpietro! il se vante! et de quoi, s'il vous plaît, M. Warner?

WARNER.

Oh! de rien sans doute qui puisse faire ombrage à M. le Duc.

LE DUC.

Mais encore...

WARNER.

Il est des existences tellement hors de portée, que rien ne peut plus les atteindre.

LE DUC.

Tu me flattes sans me répondre.

WARNER.

Que répondre à M. le Duc?.. Gloriole italienne... il se croit utile, nécessaire... Confident indispensable, il est dans tous les secrets... et de là cette faveur, ce grand crédit qu'il se donne.

LE DUC, *à part.*

Il sait donc tout, le misérable ! je ne m'étais pas trompé !
(*Haut.*) Ecoute, Warner, j'ai le vent en poupe, et je m'abuse
fort ou il me porte à pleines voiles vers la plus haute fortune.
J'ai donc besoin, plus que jamais, d'un homme entièrement à
moi... Veux-tu l'être ?

WARNER.

Et pour cela que faudra-t-il faire ?

LE DUC.

Tu as un enfant, tu me comprendras.

WARNER.

Je comprends tout, M. le Duc.

LE DUC.

Warner, moi aussi, je suis père, et mon fils, mon fils
unique, mon orgueil, tout mon espoir, qui n'a qu'à vouloir
pour être ce que je suis, peut-être plus encore, tant il justifie
sa naissance par l'éclat de son mérite !...

WARNER.

C'est ce qu'on dit.

LE DUC.

Ce même fils, l'objet de toutes mes sollicitudes, à qui je
viens de ménager la plus illustre alliance, poussé par je ne sais
quel entraînement, quelle folie de jeune homme, est sur le
point de rompre ce mariage, de renverser mes calculs, d'a-
néantir mes espérances, et de compromettre ainsi et le repos
de son père, et l'avenir de sa maison.

WARNER.

Voilà qui est grave.

LE DUC.

Je l'aurais vu, sans y prendre garde, occupé de quelque
fantaisie de son âge, amourettes sans conséquence qu'on noue
et qu'on dénoue avec quelques ducats.

WARNER.

Jetés à la pauvre fille crédule, c'est bien ça.

LE DUC, *poursuivant.*

Mais faire de cette aventure une affaire sérieuse, jouer sot-
tement sa destinée pour un caprice de passade, non, non,
M. le comte Frédérick, il n'en sera pas ainsi, j'y ai mis bon
ordre...

WARNER, *à part.*

Que veut-il dire ?

LE DUC.

Un homme tel que moi ne se heurte par deux fois au même
obstacle.

WARNER.

On s'en débarrasse?

LE DUC.

On le brise.

WARNER, *à part.*

Il m'épouvante!

LE DUC.

Tu m'aideras... Il est temps, s'il n'est pas trop tard... Ecoute, Warner... (*Il porte les yeux sur la pendule.*) Onze heures, déjà onze heures! et personne, personne?

SCENE VI.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

De la part du Roi, le premier chambellan.

LE DUC.

Enfin!.. Ah! je le savais bien, moi... (*Au valet.*) Au grand salon, je vais le recevoir. (*Le valet sort. — A Warner.*) Eh bien! eh bien! que fais-tu là?... Mon habit, mon chapeau, mon épée... Qu'on se dépêche.

WARNER, *à part.*

Allons, valet, obéis...

SCENE VII.

LE DUC, *seul.*

Il s'est fait attendre, le message... Et qu'importe!.. il est venu!.. En vérité, avec mes frayeurs fantastiques, je me fais pitié à moi-même!.. Non, ce n'est pas après seize ans que la mort romprait le silence... Depuis seize ans, et pour toujours, je me suis défait du seul homme qui aurait eu un si grand intérêt à fouiller dans une tombe; de ce côté, point d'inquiétude, et quant à l'autre qui se vante de ma confiance parce qu'il croit à ma peur, j'y suis résolu, soit qu'il sache ou qu'il ignore, cet Italien me pèse, plus d'alternative.

SCÈNE VIII.

WARNER, LE DUC.

LE DUC.

C'est cela... Mon épée... bien... Passons l'habit... Mon chapeau... (*Montrant son soulier.*) Hé, Warner, vois, cette boucle, elle ne tient pas.

WARNER.

Cette boucle, M. le Duc?

LE DUC.

Eh ! oui, cette boucle, rattache-la donc... Maladroit ! tu t'y prends mal... tu seras mieux à genoux.

WARNER, *d part, mettant en effet un genoux en terre.*
A ses pieds, moi !

LE DUC.

Bien, très-bien ainsi.

Il sort.

SCENE IX.

WARNER, *seul.*

C'est pour toi, ma fille !.. (*Il essuie une larme et se relève.*) Ici, rien ne m'humilie !.. Courage, Léonard, courage ! la providence t'a mis sur la voie, j'arriverai, j'arriverai... mais avant tout, ma fille ! avant tout, sûreté pour elle... C'est que rien ne l'arrêterait, ce Vanbourg !... Il m'a fait trembler !.. Chère enfant ! loin de moi, seule, comment se défendre ? que pourrait-elle ? Ah ! ma fille serait perdue !.. Non, mon Dieu, tu ne le veux pas... Avant tout, avant tout, ma fille !

SCENE X.

WARNER, MINA, LA MÈRE BLOOM, FRANCK.

LA MÈRE BLOOM, *dans la coulisse.*

C'est bon, c'est bon, je connais les êtres, et je saurai bien le trouver, moi, monsieur Warner. .. eh ! justement, le voilà.

MINA, *dans le plus grand désordre, courant dans les bras de Warner.*

Mon père !

WARNER, *la pressant.*

Mina ! ici ?

MINA.

Ah ! je ne vous quitte plus.

WARNER, *la faisant asseoir.*

Chère enfant !.. dans quel état... Que s'est-il donc passé ?

LA MÈRE BLOOM.

Ce qui s'est passé, ce qui s'est passé... (*A Mina.*) Tranquillise-toi, ma bonne petite, je vais trouver ma vieille amie, madame la Baronne, et qu'ils y reviennent, les scélérats !

WARNER.

Qui, les scélérats ?

LA MÈRE BLOOM.

Il va vous le dire, ce brave garçon. Ah ! mon Dieu, sans lui... Quelle abomination ! c'est une horreur, c'est une horreur !

Elle sort.

SCÈNE XI.

MINA, WARNER, FRANCK.

WARNER, à part.

Le lâche ! il n'avait pas perdu de temps. (*A Franck.*) Parle ; parle, mon ami, dis-moi tout, je veux tout savoir.

MINA.

Ah ! que je lui dois de reconnaissance... j'étais perdue... j'étais morte.

WARNER.

Et c'est toi, Franck ?.. que je t'embrasse.

FRANCK.

Rien de plus simple : un service en vaut un autre, et il y a une Providence ; car enfin, si vous n'aviez pas eu pitié de moi, si vous ne m'aviez pas fait engager par ce capitaine...

WARNER.

Tombrick ?

FRANCK.

Je n'aurais pas été là, mais heureusement que j'y étais.

MINA.

Oh ! oui, oui, heureusement... que serais-je devenue ?.. j'étais seule, vous veniez de me quitter, et moi, encore toute émue, le cœur plein de vous savez quelle espérance, je pensais à tout ce que j'aime ; j'invoquais, je priais ma mère, et dans mon ravissement mêlé d'un trouble inexprimable, il me semblait, je croyais entendre une voix, comme un murmure qui me disait : Espère, espère, tu seras heureuse... Tout-à-coup la fenêtre crie... des hommes étaient là... j'appelle... personne. Je suis dans ma chambre, on me poursuit ; la porte est brisée, elle tombe, je me sens saisir, on étouffe ma voix, on m'entraîne... J'ai cru ne plus vous revoir... Ma tête se perd, je ne voyais plus, je n'entendais plus, et cependant il me semble qu'on me secourt, qu'on me défend.

WARNER.

Le misérable !

MINA.

Quand je suis revenue à moi, j'étais chez la bonne mère Bloom qui me donnait tous ses soins... Mon ami, c'est lui, c'est lui qui m'a sauvée.

FRANCK.

N'ayez pas peur, monsieur Warner, il y a un des trois bandits qui ne gagnera plus de florins à faire de mauvaises actions, et quant aux deux autres, ils ont eu besoin de leurs jambes, sans ça je vous promets qu'ils ne seraient pas retournés coucher à bord ; au surplus, qu'ils aillent au diable avec leur capitaine, je ne reste pas dans cette compagnie-là.

WARNER.

Assurément non, mon ami; désormais ta place est près de nous, Dieu nous aidera... Dès aujourd'hui tu vas t'installer dans notre logement.

MINA.

Et moi, mon père?

WARNER.

Toi, je te garde une autre demeure, ici.

MINA.

Ici, dans cette maison?

WARNER.

Tu dois y rester...

MINA.

Vous voulez?..

WARNER.

Nous y resterons.

SCENE XII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIK.

FRÉDÉRIK, *accourant.*

Mina, Mina! que viens-je d'apprendre?.. est-ce possible?.. est-il vrai? on aurait osé?

WARNER.

Oui, monsieur le Comte, on a osé, et sans ce brave garçon...

FRÉDÉRIK, *à Franck.*

Ah! mon ami... comment?.. tiens, tiens...

Il lui offre sa montre.

FRANCK, *refusant.*

Monsieur le Comte, je suis payé.

FRÉDÉRIK.

Ah! ce n'est point un salaire, c'est un souvenir.

FRANCK.

Si c'est comme ça...

Il met la montre dans son gousset.

SCENE XIII.

LES MÊMES, LA BARONNE, LA MÈRE BLOOM.

LA BARONNE, *en dehors.*

Où est-elle donc, où est-elle donc, cette chère petite?

LA MÈRE BLOOM.

La voilà... Viens, mignonne, viens, je t'ai trouvé une bonne protection.

LA BARONNE.

Rassure-toi, mon enfant, ils n'en seront pas quittes à bon marché, les drôles, j'en fais mon affaire.

LA MÈRE BLOOM, à Warner.

Quand je vous disais, j'en étais sûre.

LA BARONNE, considérant Mina.

Ç'aurait été bien dommage... mais c'est qu'elle est charmante, au moins; on n'a pas plus de gentillesse, meilleure façon, et avec ça un air...

MINA.

Madame...

LA BARONNE, poursuivant.

Il y a de ces figures qui vous préviennent tout d'abord, et puis, plus je la regarde, plus il me semble... J'ai connu quelqu'un... bien sûr... ça me reviendra, ça me reviendra... Bref, tu me plais, et je veux te faire du bien.

MINA.

Ah! Madame, que je suis touchée!

LA BARONNE.

Et moi aussi, je suis touchée... pauvre petite, allons, allons, plus d'inquiétude, tout ira bien; je fais de toi ma demoiselle de compagnie, et voici monsieur le Duc qui ne m'en dédira pas.

MINA, frappée à la vue du Duc.

Ah! mon Dieu! (*Tirant vivement un portrait de son sein, et le montrant à Warner.*) Voyez donc, mon ami...

WARNER, le lui prenant.

Silence.

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE DUC.

LA BARONNE.

Venez, venez, mon gendre, nous avons du nouveau.

LE DUC.

Avant tout, félicitez-moi, Madame, Sa Majesté, plus que jamais remplie de bonté pour moi...

WARNER, à part.

C'est si juste.

LE DUC.

Vient de me faire complimenter par son premier chambellan...

LA BARONNE.

C'est très-bien de la part du Roi; mais...

LE DUC.

Et ce sera d'un bon exemple, vous verrez qu'avant une heure toute la cour débordera dans mes salons.

LA BARONNE.

Je le crois, je le crois, mais...

LE DUC.

Nous sommes en pleine prospérité.

LA BARONNE.

C'est entendu, et voilà justement pourquoi vous me ferez le plaisir de vous charger d'une affaire que je vais vous dire; on ne peut pas mieux l'employer, la prospérité, qu'à faire rendre justice, je crois, et d'abord, regardez-moi cette jeune fille... Allons, petite, levons un peu la tête.

LA MÈRE BLOOM.

Où, oui, ma fille, n'ayons pas peur.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Qu'elle est belle!

LA BARONNE.

Hein? qu'en dites-vous, mon gendre? c'est que j'en fais ma demoiselle de compagnie, afin que vous le sachiez.

LE DUC.

Je vous en fais mon compliment bien sincère... mais je ne vois pas...

LA BARONNE.

Vous alléz voir.

WARNER, *à part.*

Nous y voici.

LA BARONNE.

Savez-vous qu'il ne s'agit de rien moins que d'un fait digne de la corde?

LE DUC.

Un crime?

FRÉDÉRIC.

Un crime.

LA MÈRE BLOOM.

C'est une infamie!

LA BARONNE.

Oui, des scélérats, cette nuit, ont osé s'introduire dans la chambre de cette honnête créature.

LE DUC.

Un vol?

FRÉDÉRIC.

Un rapt, monsieur le Duc.

LE DUC, *à part.*

Quel rapport?

LA BARONNE.

C'était pour l'enlever, les gueux ! c'est-il croyable ?

LE DUC.

Eh ! mon Dieu, Madame, tout est possible... Cette demoiselle est assez bien pour être devenue l'objet d'une de ces passions exagérées dont les violences ne s'accordent pas toujours avec le respect qu'on devrait avoir pour les mœurs et la vertu.

LA BARONNE.

Ah ! ben oui, les jeunes gens...

LE DUC.

Les jeunes gens, il n'y a plus rien à leur dire, et c'est beaucoup quand ces messieurs ont la bonté de ne pas régenter leurs pères.

LA BARONNE.

J'en conviens, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : il est question du tort qu'on a voulu faire à cette belle enfant, ça mérite punition, et je suis bien sûre que c'est votre avis, mon gendre.

LE DUC.

Sans doute, Madame, sans doute, mais vous sentez qu'il peut être prudent, qu'il est juste même de voir, d'examiner, d'approfondir...

LA BARONNE.

C'est tout vu, tout approfondi.

LE DUC.

Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être... et puis, ne faut-il pas encore faire la part des suppositions, des fables ? On fait tant de contes.

FRANCK, *s'avançant.*

Il n'y a pas de contes, Monseigneur.

LE DUC.

Hein ?.. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là, qu'est-ce donc qu'il dit ?

FRANCK.

Je dis qu'il n'y a pas de contes, et, sauf le respect dû à Monseigneur, c'est bien une vérité.

LA BARONNE.

Oh ! c'est qu'il peut en parler mieux que personne, lui.

FRANCK.

J'y étais, et c'est ce coquin de corsaire, ce capitaine Tombrick.

LE DUC.

Tombrick ?

FRANCK.

Il a voulu me payer pour ça, grâce à Dieu, je ne mange pas de ce pain-là, moi.

LA MÈRE BLOOM.

Et tu fais bien.

FRANCK.

Je ne peux pas dire qui lui a donné cette vilaine commission-là, mais il est sûr et certain qu'il a voulu faire enlever cette brave demoiselle pour l'envoyer à Batavia.

LE DUC, *à part*.

A Batavia ?.. c'est elle.

FRÉDÉRIK.

Quelle indignité !

LA BARONNE.

C'est infâme !

LE DUC, *à part*.

Encore trahi !.. Misérable Italien.

FRÉDÉRIK.

Et où en sommes-nous donc, si un misérable pirate, abusant de l'accueil que la tolérance lui accorde, peut avec impunité venir jusques dans nos villes, faire ses honteux trafics, mettre à prix ses violences, ne respecter ni lois, ni mœurs, ni vertu, et porter au sein des familles l'effroi, le deshonneur et le désespoir ?

WARNER.

Nobles sentiments !

LA BARONNE.

Oh ! que c'est parlé.

FRÉDÉRIK.

Faisons-nous la traite des nègres ?

LE DUC.

Allons, déclamons, exagérons, réformons, c'est votre usage...

FRÉDÉRIK.

Il me semble, monsieur le Duc...

LE DUC.

Il me semble, monsieur le Comte, que vous pourriez mettre moins d'amertume, moins d'indécence dans l'accusation que vous hasardez contre un homme absent qui ne peut vous répondre... Le connaissez-vous ? pas plus que moi.

WARNER.

Que d'astuce !

LE DUC.

Est-ce en Hollande, Monsieur, qu'on peut se permettre d'outrager ainsi les capitaines du commerce ?

LA BARONNE.

Au fait, je n'y songeais pas, moi.

LE DUC.

Et qui vous a dit que ce Tombrick dont il vous plaît de faire un aventurier, un forban, n'est pas au contraire un brave marin, accrédité par d'honorables armateurs? Vous l'accusez de cupidité, de violence, de rapt; de porter au sein des familles la honte, le désespoir... qui vous a dit, Monsieur, que ce n'est pas pour prévenir cette honte, pour éviter ce désespoir, qu'il tient de la confiance d'une famille la mission que vous lui reprochez? qui vous a dit qu'il ne l'a pas reçue de la prévoyance d'un père trop justement effrayé d'une passion folle, déjà criminelle, peut-être?

MINA, *se couvrant le visage de ses mains.*

Oh! mon Dieu.

LE DUC, *poursuivant.*

D'un père à qui personne ne contestera sans doute ni son autorité ni son droit de veiller à ce que rien ne fasse tache à l'éclat de sa noble maison.

MINA.

Suis-je assez humiliée!

LE DUC, *poursuivant.*

Et pour qui?... pour cette fille...

LA BARONNE.

Cette fille?

FRÉDÉRICK.

Monsieur le Duc!

LE DUC, *d la Baronne.*

Voilà, Madame, voilà pourtant à qui vous donnez refuge dans ma maison; n'est-ce pas une belle protégée?..

MINA.

Ah! c'est trop, Monsieur, c'est trop... (*A Warner.*) Sortons d'ici, mon père, sortons.

LE DUC.

Son père?... vous, Warner, son père?

WARNER.

C'est le nom qu'elle m'a donné.

LA MÈRE BLOOM.

Et il a assez fait pour ça, tout le quartier peut vous le dire...

LE DUC, *à Warner.*

Monsieur, vous n'êtes plus à moi.

WARNER.

Vous me renvoyez, monsieur le Duc?

LA BARONNE.

En voilà une sévère.

LA MÈRE BLOOM, *d part.*

Empêchez donc les ducs de se noyer!

FRANCK.

Reconnaissance de grand seigneur.

WARNER.

Ma fille, remerciez madame la Baronne.

MINA, *en pleurs.*

Oh! oui, je n'oublierai jamais toutes les bontés de Madame.

LA BARONNE.

Pauvre petite... C'est pourtant bien dur!

WARNER, *au Duc, lui rendant la bourse qu'il lui a donnée.*

Monsieur le Duc, reprenez votre or.

LE DUC.

Je ne reprends pas ce que je donne.

WARNER.

Je ne garde que ce que je gagne.

LE DUC.

Faux orgueil... Je sais ce qu'on vous doit, monsieur Warner, je paierai toute ma dette, comptez-y bien... Gardez, gardez pour cette demoiselle.

WARNER, *jetant la bourse sur la table.*

J'ai mes bras, ils ne lui manqueront jamais... oui, ma fille, ils nous suffiront encore.

FRANCK.

Et les miens donc?

WARNER.

Mieux vaut le travail que l'aumône. Ce n'est pas pitié, qu'il te faut, c'est justice.

FRÉDÉRICK.

Oui, justice.

LE DUC.

On la lui fera, retirez-vous.

FRANCK.

Je ne demande pas mieux.

LA MÈRE BLOOM.

Et moi aussi, je n'y tiens plus... Votre servante, ma belle blonde.

LA BARONNE.

Attends donc, ma fille, attends.

LA MÈRE BLOOM.

J'ai ma taverne, j'ai ma taverne... Ce n'est pas vous qui feriez ça.

Elle sort.

FRANCK.

Fiez-vous donc aux grands seigneurs!

Il la suit.

SCÈNE XV.

MINA, WARNER, LA BARONNE, LE DUC, FRÉDÉRIK.

FRÉDÉRIK, *Warner.*

Monsieur Warner, un mot, un mot.

LE DUC, *réfléchissant.*

Oui, restez.

FRÉDÉRIK.

Monsieur Warner, le Roi est juste.

LE DUC.

Le Roi! comment? qu'est-ce à dire?

FRÉDÉRIK.

Allez à lui, Mademoiselle; ayez courage et confiance, il écoute tout le monde.

LE DUC.

Et de quoi donc, s'il vous plaît, ces gens-là ont-ils à se plaindre qui soit digne d'occuper Sa Majesté?

WARNER, *montrant Mina.*

Il lui faut réparation.

FRÉDÉRIK.

Réparation éclatante... Ah! si vous vouliez, mon père.

WARNER.

Oui, monsieur le Duc, si vous vouliez?

LE DUC.

Si je veux, moi! et que puis-je faire?..

FRÉDÉRIK.

Tout : vous pouvez lui rendre ce que l'injustice, l'iniquité des hommes lui ont ravi.

WARNER.

Croyez-le bien, monsieur le Duc, il n'y aurait pas au monde une action plus belle, plus digne de vous.

FRÉDÉRIK.

Oui.

WARNER.

Elle donnerait à votre âme tant de joie, tant de bonheur...

FRÉDÉRIK.

Oui, oui.

WARNER.

Elle deviendrait pour votre famille la source de tant de consolations, de repos.

FRÉDÉRICK.

Oh ! oui, mon père.

LA BARONNE.

Eh ! allons donc, monsieur mon gendre, un peu de bon cœur ;
au fait, il vous a sauvé la vie.

LE DUC, à Warner.

Eh bien, voyons, Monsieur, quelle est cette grande injustice,
cette iniquité, ce crime ?

WARNER.

C'est le mot, monsieur le Duc.

LE DUC.

Sûrement, vous avez des preuves ?

WARNER.

Je n'ai encore que des indices.

LE DUC.

Ah ! seulement des indices ! et de qui les tenez-vous ces
indices ?

WARNER.

Hélas ! monsieur le duc, après les malheurs de sa famille,
il y eut une femme compatissante qui recueillit cette enfant.

LE DUC.

Et où est-elle cette femme compatissante !

MINA.

Elle est allée rejoindre ma mère !

WARNER.

Et moi j'ai pris l'héritage des soins qu'elle donnait à l'orphe-
line, car grâce au spoliateur, elle n'avait plus personne... il
ne lui reste plus rien.

LA BARONNE.

Plus rien ? pauvre enfant !

WARNER.

Absolument rien, qu'une misère, chose sans valeur, un
portrait...

MINA.

Ah ! c'est celui de ma mère !

LA BARONNE.

De ta mère ? . . son portrait ? . . voyons, voyons.

WARNER.

Le voilà, madame.

LA BARONNE, y jetant les yeux.

Ah ! mon Dieu ! . . est-il possible ? . . voyez donc, voyez . .

Elle présente le portrait au Duc.

LE DUC.

Ma sœur !

LA BARONNE.

C'est comme deux gouttes d'eau !

FRÉDÉRIK.

Sa sœur !.. chère Mina !

MINA, *se jetant dans les bras de Warner.*

Mon ami ! qui moi, je serais ?..

LA BARONNE.

Et dire qu'un scélérat a osé l'empoisonner, une si belle créature, si bonne !

MINA.

Malheureuse mère !

LA BARONNE, *au Duc.*

Comment, vous ne lui dites rien à cette chère enfant ? C'est votre nièce... embrassez-la donc, reconnaissez-la.

WARNER, *bas à Mina.*

Va, va, ma fille.

FRÉDÉRIK.

Que je suis heureux !

MINA, *au Duc.*

Monsieur...

LA BARONNE.

Ce n'est pas Monsieur... c'est mon oncle qu'il faut dire... mon bon oncle... Ce cher Duc, voyez comme il est saisi... quelle émotion... la nature ! la nature !

WARNER, *à part.*

Le remords !

LA BARONNE, *avançant un fauteuil au Duc qui s'assied.*

Mon brave gendre !.. il en est tout pâle.

WARNER, *à part.*

C'est lui !

LE DUC, *se remettant.*

Après seize ans !

LA BARONNE.

Voilà pourtant comme tout se découvre tôt ou tard. C'est qu'il y a là-haut une main qui mène tout ça.

WARNER.

La main de Dieu.

LA BARONNE.

Et c'est bien heureux, ma foi.

LE DUC.

En effet... à ces premières apparences... il semblerait... je me plais à croire...

LA BARONNE.

J'y crois tout-à-fait, moi.

LE DUC, *à part.*

Possédons-nous.

LA BARONNE.

C'est bien votre nièce... il ne faut avoir que des yeux, c'est toute votre sœur, à son âge, son air de figure, sa jolie taille, ses manières, et puis ce je ne sais quoi...

MINA.

Madame, Madame, que vous êtes bonne!

LA BARONNE.

Tenez, jusqu'à sa voix, c'est comme si je l'entendais... Ne trouvez-vous pas?

LE DUC.

Et quand cela serait... Assurément, Mademoiselle m'intéresse... Et tout extraordinaire qu'il est, cet événement ne peut que lui être profitable...

WARNER, *à part.*

Je l'espère bien!

LE DUC.

Mais, dans la situation où elle se trouve, et vous conviendrez qu'elle est étrange!

WARNER.

Horrible!...

LE DUC.

Une reconnaissance n'est pas chose si facile.

LA BARONNE.

Pourquoi? qui l'empêcherait?

LE DUC.

Que sais-je?... mais il est en tout des termes moyens...

FRÉDÉRICK.

Il y aurait transaction possible avec l'honneur et la vérité!... C'est une reconnaissance franche, authentique, qu'il faut à Mademoiselle, vous la devez sans balancer à la fille de votre sœur, vous la devez à votre nièce, à vous-même.

LE DUC.

Jé sais ce que je me dois.

WARNER, *à part.*

Donc, que Dieu l'inspire!

LA BARONNE.

Allons, allons, en attendant que la justice y ait passé, moi, de mon autorité, je t'installe, je te garde, je t'adopte, tu seras ma fille, tu m'aimeras comme tu aurais aimé ta mère.

MINA.

Comment ne pas vous aimer?

LE DUC.

Mais, Madame, vous devez sentir que les convenances... les

embarras de la journée... une grande réception... la nombreuse compagnie... nos engagements enfin...

LA BARONNE.

Enfin, enfin, ce n'est pas à moi qu'on en remontre ; on sait ce qu'on fait, et je garde cette chère petite ; que diable, elle est bonne à voir, et quand je l'aurai un peu attifée, on m'en dira des nouvelles... Viens, mon enfant, suis-moi... J'en raffole, j'en raffole.

Elle emmène Mina.

LE DUC, *d Frédéric.*

Monsieur, restez... Warner, veuillez introduire dans la galerie du jardin, et faites attendre... plus tard je vous parlerai.

WARNER.

M. le Duc, je serai toujours à vos ordres.

LE DUC.

S'il me vient des lettres, qu'on me les remette sur-le-champ, j'attends une dépêche importante.

WARNER, *à part.*

Je t'en garde une que tu n'attends pas... Courage ! tout va bien.

SCÈNE XVI.

LE DUC, FRÉDÉRIK.

LE DUC, *d part.*

Quel incident !

FRÉDÉRIK, *d part.*

Que veut-il me dire ?

LE DUC, *d part.*

Allons, Vanbourg, du sang-froid !... je n'ai plus que ce moyen !

FRÉDÉRIK, *s'approchant.*

Mon père, comme vous êtes agité !

LE DUC.

Vous, Monsieur, êtes-vous tranquille ?

FRÉDÉRIK.

Il est vrai, je suis ému, vivement touché... Comment ne pas l'être ?

LE DUC.

Soyez-le donc des dangers de votre père.

FRÉDÉRIK.

De vos dangers ?

LE DUC.

Insensé ! qui ne voyez, qui ne rêvez que passion, amour, folies...

FRÉDÉRICK.

Vos dangers, vos dangers, mon père !.. Mais je vous croyais si heureux !

LE DUC.

Heureux !... Je suis sur l'abîme !

FRÉDÉRICK.

Ah ! grand Dieu !

LE DUC.

Oui, sur l'abîme, et vous, vous-même avec moi !

FRÉDÉRICK.

Je ne vois que vous, mon père !

LE DUC.

Ecoutez-bien, Frédéric... moi seul, je sais quel ascendant pèse sur ma destinée; d'un côté c'est la grandeur, de l'autre c'est la ruine.

FRÉDÉRICK.

Est-ce mon état, mon avenir, est-ce ma vie qu'il faut vous sacrifier ? Je suis prêt au sacrifice. Le faut-il ? Parlez, parlez.

LE DUC.

Non, Frédéric, je n'attends que votre obéissance, mais aveugle, entière, absolue, autrement tout est perdu.

FRÉDÉRICK,

Ah ! qu'exigez-vous ?

LE DUC.

Mon fils, recevez ici ma foi de gentilhomme, de père, je ferai tout...

FRÉDÉRICK.

Tout pour elle; elle est votre nièce, vous lui rendrez ses droits, tous ses biens, son existence, son nom.

LE DUC.

Son nom ?

FRÉDÉRICK.

L'honneur le veut, elle est votre nièce.

LE DUC.

La fille du peintre Léonard ? ce nom, est-ce de l'honneur ?.. c'est impossible.

FRÉDÉRICK.

Impossible ?

LE DUC.

Il y eut un échafaud.

FRÉDÉRICK.

Il y eut une injustice.

LE DUC.

Jugement ineffaçable.

FRÉDÉRICK.

Jugement horrible, impie.

LE DUC.

Il vit par le préjugé dans la mémoire des hommes.

FRÉDÉRICK.

On l'abolira, mon père.

LE DUC.

Et qui donc ?

FRÉDÉRICK.

La vérité.

LE DUC.

Et si demain tout-à-coup se levait une imposture dont le poids vint retomber sur votre père ! que diriez-vous ? répondez.

FRÉDÉRICK.

Malheur à qui serait assez lâche !.

LE DUC.

Eh ! que pourrait ton courage ?.. Ah ! si, comme moi, tu voyais pulluler et s'agiter autour des hautes fortunes cette nuée malfaisante de rivalités jalouses, d'ambitions effrénées, qui, dans le tourbillon des cours, se heurtent, s'entre-dévoient.

FRÉDÉRICK.

Vous y vivez, cependant, vous y restez.

LE DUC.

J'y reste ! c'est que j'y suis attaché... Que demain le nœud se rompe, je tombe, je suis écrasé ! Que pensez-vous donc que soit cette faveur qui m'élève ? le fil le plus délié n'est pas plus fragile qu'elle... Ah ! si vous saviez de quelle foule d'envieux mon crédit fait le tourment, vous comprendriez de quelle joie les ferait tressaillir ma chute.

FRÉDÉRICK.

Eh ! mon père, je la bénirais ; elle nous rendrait au repos, au bonheur.

LE DUC.

Et les outrages, le mépris ?

FRÉDÉRICK.

Le mépris, à vous ?

LE DUC.

Point de disgrâce innocente. Au temps des prospérités tout est vertu, au jour du malheur tout est crime ! Où fuir alors ?.. C'est à toi de me garder un refuge.

FRÉDÉRICK.

Un refuge ?

LE DUC.

C'est un port que ma prudence m'assure, et dès le premier éclair, je n'attendrai pas la foudre.

FRÉDÉRICK.

Quelle prévision !

LE DUC.

Pour cela, mon fils, je vous ai ménagé l'illustre et forte alliance d'une maison étrangère; viennent les tempêtes, nous pourrons les défier.

FRÉDÉRIK.

Je suis confondu !.. mon père !

LE DUC.

Votre père est sur l'abîme, je vous l'ai dit; je le sens, il tremble, il peut m'engloutir, il ne faut qu'un jour, qu'une heure...

FRÉDÉRIK.

Eh ! qu'y a-t-il donc, grand Dieu ?

LE DUC.

J'en ai dit assez, qu'il vous suffise... mais songez, retenez bien qu'en me jetant dans la tourmente d'une vie ambitieuse, ce fut pour vous, mon fils, et si je m'étais perdu...

FRÉDÉRIK.

Soyez rassuré, mon père, je sais mon devoir.

LE DUC.

J'y compte... tu seras heureux.

FRÉDÉRIK.

Heureux !

LE DUC, *à part.*

Il est à moi !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, VANPIÉTRO, SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR.

LA COMTESSE, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Eh ! le voilà ce cher Duc... par ici, par ici, mesdames...
(*entrant.*) On vous trouve enfin... vous voyez, le jardin a payé l'amende, nous avons fourragé,

Elle montre les gros bouquets dont toutes les dames sont munies.

LE DUC.

Je vois... je vous remercie.

VANPIÉTRO.

J'en étais sûr... c'est à moi qu'est venue l'heureuse idée de florir ces belles dames... Monsignor, il est enchanté.

LE DUC.

Oui, enchanté, vous faites si bien ce que vous faites, monsieur l'homme aux heureuses idées.

VANPIÉTRO.

Diavolo, de l'ironie ?.. je comprends...

LA COMTESSE, *au Duc, minaudant.*

Nous vous avons interrompu.

LE DUC.

Jamais.

LA COMTESSE.

Vous étiez en conseil privé... mais vraiment je n'y tenais plus, votre accident nous avait tant alarmé, consterné...

VANPIETRO.

Bouleversé touti quanti !

LE DUC.

Mille grâces, ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Je m'en serais voulue toute la vie de n'être pas la première à complimenter Votre Excellence.

LE DUC.

Excellence ?

FREDÉRIK.

Mon père, Excellence ?

LA COMTESSE.

Oh ! vous le savez.

LE DUC.

Je vous jure...

LA COMTESSE.

Vous seriez donc le seul... du mystère, avec vos meilleurs amis... allons.

VANPIETRO.

C'est public... monsieur, il est président de l'Amirauté.

LE DUC, *souriant.*

Pas encore.

FREDÉRIK, *à part.*

Je m'y perds.

VANPIETRO.

Moi j'en suis tellement assuré que je supplie votre grandeur d'accepter, avec le compliment de son servitor humilissimo, la flor symbolique toujours due à un premier ministre, c'est une immortelle.

LA COMTESSE.

Bravo !

VANPIETRO.

Voilà j'espère oune heureuse idée !

LE DUC, *prenant la fleur et la jetant sur la table.*

C'est bien, c'est bien... (*À la Comtesse.*) Il est vrai que certaines ouvertures m'ont été faites... Je ne dis pas que si Sa Majesté l'exigeait absolument... ce serait un sacrifice !

LA COMTESSE.

Oh ! vous le feriez.

VANPIETRO, *à part.*

Pauvérino !

LA COMTESSE.

On vous connaît... en conscience, mon cher Duc, vous ne pouvez pas moins pour Sa Majesté qui s'est si gracieusement entremise pour le mariage de notre cher petit comte... Et à quand la noce ?

VANPIETRO.

Celle-là fera du bruit...

LA COMTESSE.

D'avance, nous en perdons toutes la tête...

VANPIETRO.

Bah ! vi verrez, Messieurs, Mesdames, j'ai fait venir expressamente d'Italie une collection de feux d'artifice matrimoniaux, il n'y a pas de mariage sans fusée.

LA COMTESSE.

Je vois que ce sera superbe, étourdissant.

VANPIETRO.

Miracoueux !.. e viva Son Excellence le présidente de l'Amirauta !

LA COMTESSE, *riant.*

Oui, vive le duc de Vanbourg.

TOUS.

Vive, le premier Ministre !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE, MINA, *partée.*

LA BARONNE.

Premier ministre ! c'est bien ça, et voici le paquet.

LE DUC.

Vraiment ?

LA COMTESSE.

Je vous l'avais dit. (*À la Baronne.*) Vous êtes l'étoile du bonheur, chère Baronne.

VANPIETRO.

Stella matutina !

LA BARONNE.

Rien n'est plus clair... Voyez le timbre... Cabinet du Roi.

FRÉDÉRIK, *à part.*

Déjà ?

LA BARONNE, *à Mina.*

Allons, ma belle mignonne, un peu de cœur, tiens, c'est

une bonne nouvelle, et je veux que ce soit toi, allons, allons...

MINA, *s'avançant et présentant la lettre.*

Monsieur le Duc...

VANPETRO, *la reconnaissant.*

Dio sancto ! ici, la petite !

LE DUC, *regardant complaisamment l'enveloppe.*

Oui, Cabinet du Roi... très pressé... surcroît d'attention!.. que de grâce!..

LA COMTESSE, *d un des seigneurs.*

Que de vanité!

LA BARONNE.

Mais allons donc, mon gendre, je grille...

LA COMTESSE.

Nous sommes sur les charbons ardents.

LE DUC.

Vous permettez donc, Mesdames ?

LA COMTESSE.

Comment ?

Warner paraît au fond.

LE DUC, *ouvrant la lettre.*

Eh bien !.. que signifie... des vers ?

LA COMTESSE, *lui prenant le papier.*

Des vers ?.. je veux être la première...

LE DUC.

Madame...

LA BARONNE.

Ce n'est pas la nomination ?

LA COMTESSE.

C'est le compliment... vous ne le liriez pas... Monseigneur, vous êtes modeste...

LE DUC, *voulant le reprendre.*

Mais, Madame...

LA COMTESSE.

Eh non... Écoutez, écoutez... le Roi est homme d'esprit. *(Elle lit) :*

Au livre où le destin marque notre existence,
Tel nom d'homme de bien est inscrit sans honneur...

De la morale ?

LE DUC.

Le Roi est grand philosophe.

FRÉDÉRIK.

C'est bien étrange !

LA COMTESSE.

C'est piquant... poursuivons. *(Elle lit.)*

Au livre où le destin marque notre existence,
 Tel nom d'homme de bien est inscrit sans honneur,
 Et sur la page du bonheur,
 Le sort, injuste avec constance,
 Imprime au nom d'empoisonneur...

LE DUC.

Empoisonneur!

TOUS.

Empoisonneur!

LA COMTESSE, *poursuivant.*

Mais, tournez le feuillet, il voit...

Elle tourne, et s'arrête.

WARNER, *s'avançant, achève.*

Une potence!

TOUS, *excepté Warner.*

Quelle horreur!

LE DUC, *arrache violemment le papier, le froisse, jette sur l'assemblée un regard égaré, qu'il arrête enfin sur Mina, avec une expression terrible, et suffoqué, ne pouvant, après de vains efforts, que trouver des sons inarticulés, il sort dans le plus grand désordre, en disant :*

J'étouffe!

FRÉDÉRIK, *le suivant.*

Mon père! mon père!

WARNER.

Maintenant, allons le secourir.

LA COMTESSE.

Ah! messieurs, messieurs, quel scandale!

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Un pavillon d jour ouvrant sur une terrasse qui domine la mer où l'on voit à l'ancre, dans le lointain, un navire équipé. Les fenêtres ou portes vitrées du fond sont garnies de stores. À gauche un tombeau en bas-relief sur lequel on lit : A JOSÉPHINE DE VANBOURG. À droite une porte latérale. Au lever du rideau les stores sont baissés. Une lampe sépulcrale brûle devant le tombeau.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINA, WARNER.

WARNER, conduisant Mina, s'arrêtant sur le seuil de la porte du fond.

C'est ici, Mina, recueillement et respect !

Il se découvre.

MINA.

Mon ami, je ne comprends pas...

WARNER, s'avançant.

Pauvre enfant !.. nous sommes près du terme... ici la fin de l'injustice, du malheur, de l'impunité !

MINA.

Ici ?

WARNER.

Mina, vous êtes enfin dans le riche domaine de votre mère ; vous venez de voir le château qui a donné son nom au duché de Vanbourg... j'ai tout reconnu, c'est votre héritage.

MINA.

A moi ?

WARNER.

Mina, là mourut votre mère... et c'est là qu'elle repose... lisez.

MINA, lisant l'inscription.

« A JOSÉPHINE DE VANBOURG. » Ma mère ! ma pauvre mère !.. (Tombant à genoux.) Ah ! prions, prions pour son repos.

WARNER.

Pour sa vengeance.

Il s'incline.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRÉDÉRIK.

FRÉDÉRIK, au fond, contemplant ce tableau avec émotion.
La voilà donc !

WARNER, l'apercevant.

Vous nous manquiez, monsieur le Comte.

MINA, avec des sanglots.

O ma mère !.. je voudrais être avec toi !

FRÉDÉRIK, s'approchant.

Mina, ma chère Mina !.. venez... sortons... monsieur Warner, éloignons-la.

MINA.

Laissez-moi, je vous en prie, c'est ici ma place... qui sait si je pourrai y revenir jamais !

WARNER.

Nous y reviendrons.

FRÉDÉRIK.

Ne doutez d'aucun de vos droits, tous sont sacrés.

MINA.

Et votre père ?

FRÉDÉRIK.

Lui ? vous priver des consolations de la piété filiale, lui, que rien n'a consolé ? . Je vous répons de mon père . . . On m'a fait un devoir cruel du plus grand des sacrifices ; il me faut une consolation, je la veux, je l'obtiens.

WARNER.

Je vous comprends, monsieur le Comte.

FRÉDÉRIK.

Oui, Warner, depuis vos épouvantables confidences, je suis tourmenté, saisi malgré moi d'une terreur inexplicable . . . la scène affreuse d'hier ; cette lettre . . . cette lettre ! . . . savez-vous, Warner, qu'elle est bien hardie . . . la calomnie bien infâme ? . . . mon père empoisonneur ! . .

MINA.

Un frère ! . . Plutôt mourir que de l'accuser !

FRÉDÉRIK.

Ah ! ce n'est pas vous . . . mais vous les avez vus ces reptiles courtisans ! aux premiers présages de la disgrâce, comme ils ont dressé leurs têtes ! . . ils étaient venus exprès, tous à l'heure convenue, épier notre contenance, il y avait complot, vous les avez vus, quel sourire amer ! quelle joie !

WARNER.

Fausse joie, monsieur le Comte.

FRÉDÉRIK.

Oui, n'est-il pas vrai ? Warner, ce ne peut être le Roi ? . . un anonyme ! la pire de toutes les bassesses ! . . allons, l'abus est flagrant, le message contourné ! mais l'insulte, la publicité, le scandale, tout cela est trop réel, j'aurai raison de l'imposteur, son châtement sera exemplaire !

WARNER.

Et celui de l'assassin ?

FRÉDÉRIK.

Ah ! j'entends bien maintenant qu'on ne quitte plus sa trace ; il est juste qu'en tombant la tête de l'empoisonneur réhabilite l'innocent ! l'honneur de votre nom l'exige.

MINA.

Mon nom ? je n'en ai pas.

FRÉDÉRIK.

C'est celui de votre mère.

MINA.

Son honneur veut du silence.

WARNER.

Elle a raison, monsieur le Comte.

FRÉDÉRIK.

Et la réparation ?

MINA.

Que voulez-vous réparer ?

FRÉDÉRIK.

Tout.

MINA.

Prier et pleurer, voilà ma vie.

FRÉDÉRIK.

Vous aimer et vous protéger, voilà mon devoir et me punisse le ciel...

MINA, *montrant Warner.*

Oui, Frédéric, protection à celui qui fut mon père ! à moi ce tombeau, c'est mon seul refuge !

FRÉDÉRIK.

Et à moi donc le désespoir ?

WARNER.

Non ; à tous même espérance.

Cris extérieurs parmi lesquels on distingue :
Vive, vive Monseigneur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA BARONNE, LE DUC, *magnifiquement vêtu,*
VANPIETRO, PLUSIEURS VALETS.LA BARONNE, *entrant triomphante, et portant sous son bras le portefeuille.*

Pour cette fois c'est tout de bon, nous sommes premier ministre ! et voilà le portefeuille, il est beau, j'espère.

LE DUC.

Embrassez-moi, mon cher fils, le Roi nous a vengés tous, je suis président de l'Amirauté.

LA BARONNE.

C'est ça du bonheur !

VANPIETRO.

E viva !

LE DUC.

Frédéric, partez sur-le-champ, ma voiture est là, vous amènera la princesse, elle vous attend.

FRÉDÉRIK.

La princesse ?

LE DUC.

Par l'ordre très-express du Roi votre mariage est arrêté.

FRÉDÉRIK, *d part.*

Je suis perdu !

LE DUC.

A ce soir les fiançailles, Sa Majesté veut en signer l'acte. . .
Mes ennemis jugeront si le crédit de votre père est encore bâti
sur le sable.

FRÉDÉRIK.

Je vois qu'il est inébranlable... (*Bas.*) Votre avenir est assuré...

LE DUC.

Oui, sur votre obéissance.

FRÉDÉRIK.

Mon père...

LE DUC, *bas.*

Malheureux, veux-tu ma perte ?

FRÉDÉRIK.

Moi ?

LE DUC.

Plus un mot.

FRÉDÉRIK.

J'obéis... (*Montrant Mina.*) Vous ne l'abandonnez pas.

LE DUC.

La princesse vous attend, partez.

LA BARONNE.

Oui, mon petit Frédéric, va, tu peux partir tranquille,
j'aurai soin d'elle.

FRÉDÉRIK.

Ma bonne mère, je vous la recommande.

Il sort.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté* FRÉDÉRIK.

LE DUC.

Monsieur Warner, vous ramènerez Mademoiselle, j'aurai
besoin d'elle bientôt.

WARNER.

Et de moi, monsieur le Duc ?

LE DUC.

Et de vous plus tard.

LA BARONNE, *à Mina.*

Ne t'inquiète pas, ma petite.

MINA, *d part.*

Malheureuse ! je me croyais plus de courage !

WARNER, *bas.*

Persévérance!

VANPIETRO.

Per me, je me réfougie dans mes fonctions d'ordonator de la fête.

LE DUC.

Pour vous, Monsieur, il n'est pas question de fête; restez.

VANPIETRO, *d part.*

Quel regard de basilico!

LE DUC, *aux valets.*

Qu'on nous laisse.

VANPIETRO, *d part.*

J'ai la fièvre!

SCENE V.

LE DUC, VANPIETRO.

LE DUC.

Dites-moi, monsieur Pietro, avez-vous de la mémoire?

VANPIETRO.

De la memoria, Excellence? j'ai la memoria del cuore, c'est dans le sang italien.

LE DUC.

C'est fort bien.

VANPIETRO.

Ma, s'il est question des petites confidences dont j'ai été journellement honoré per sa signoria et de mille bagatelles qu'elle a bien voulu confier à mon dévouement comme dou libelles contre le grand chambellan, de la canzone sur la marchale, des caricatures contre les ministres et autres grands personnages, je vi joue que jamais memoria ne fut piou ingrata.

LE DUC.

C'est au mieux.

VANPIETRO.

E vero que j'ai échoué per l'embarquement de la petite fille, ma d'honor j'ai fait l'impossible; et quanto à l'affreuse catastrophe arrivée dans votre maison illoustrissime per causa de l'empoisonnement de votre sor infortunée, je puis lever la mano devant Dio et devant les huomes que j'ai vou monsignor...

LE DUC.

Vous avez vu?..

VANPIETRO, *poursuivant.*

J'ai vou l'incomparable affliction de votre excellenza, et je

vi atteste que le carillon del grand clocher de Milano, avec ses cinquante campanilles n'en aurait pas fait plus de bruit que la voix de votre servitor dévotissimo. (*A part*) Ouf, j'en souel

LE DUC, *d part.*

Le misérable! de l'ironie! (*Haut.*) Connaissez-vous cette écriture?

VANPIETRO.

Dio santo! l'écrit anonyme, le compliment patiboulaire!

LE DUC.

Ah! vous hésitez!

VANPIETRO.

Je cherche et ne puis. . . ma per cierto c'est un grand scé-
lérat.

LE DUC.

N'est-ce pas. (*A part, lui arrachant l'écrit.*) Il est dit que ce caméléon me trompera jusqu'au bout. . . caractères contrefaits, c'est patent!

VANPIETRO.

Per la madona, Votre Excellence me soupçonnerait?.. ma ce serait épouvantable; depuis seize ans que je me souis donné corps et âme à Monsignor, il devrait être convaincu...

LE DUC.

Je le suis en effet, je le suis. (*d part.*) J'ai été trop loin.

VANPIETRO.

C'est qu'il y aurait de quoi soubitement aller se jeter dans le canal. . . Vi voyez j'en plore!

LE DUC.

Sensibilité italienne, je m'y attendais. . . (*A part.*) Le grand fourbe!

VANPIETRO.

Ah! je vois c'est ouna prova. . . le moyen est ingénieux per mi forcer d'accepter ouna gratification extraordinaire.

LE DUC.

En effet, extraordinaire, je te la dois.

VANPIETRO.

Eh! per Dio, je le savais bien que Monsignor serait magnifique comme oun premier ministre qui prend dans oun gros budget sans compter. (*A part.*) S'il me la donne, je décampe.

LE DUC.

Tu iras la recevoir, à la caisse du trésor de Batavia.

VANPIETRO.

De Batavia?

LE DUC.

Je t'en crée inspecteur en chef.

VANPIETRO.

Inspector ?.. ma c'est comme ouu vice-roi, table et palazzio d'ouu douc; des négresses, un char trainé par des bouffles, sans compter les serpents boa qui avalent les moutons et les chèvres sans les mâcher, ma c'est égal, je m'immole à la confiance.

LE DUC.

Tu pars cette nuit sur le brigantin de Tombrick.

VANPIETRO.

Du corsaire Tombricko? moi!

LE DUC.

Je mets le navire et la Capitaine à tes ordres.

VANPIETRO.

Des ordres à ouu écumeur de mer?

LE DUC.

On se sert de tout le monde.

VANPIETRO.

Ouu premier ministre, c'est possible; ma si Monsignor se connaît en politique, moi je counais le pèlérino... Ah! si je pouvais le faire hisser au bout de la grande vergue, il serait piou près del paradiso; le beau pendou que ça ferait ce forban te de Tombricko.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TOMBRICK.

TOMBRICK.

Un pendu, moi?

LE DUC, *à part.*

Tombrick ?.. il vient à propos.

VANPIETRO.

C'est le demonio!

TOMBRICK.

Par l'ancre de miséricorde, est-ce pour cette expédition que monsieur le Duc m'aurait mandé? ce n'était, morbleu, pas la peine de quitter mon bord au moment d'appareiller et de me risquer dans mon canot, par la grosse mer, aux approches d'une bourrasque, et cela pour me faire pendre? nom d'un grappin d'abordage, nous serions deux, camarade, comprends-tu?

VANPIETRO.

Perfectamente.

TOMBRICK.

Aussi bien nous avons ensemble à régler un petit reste de compte.

LE DUC.

Allons, allons, Messieurs, pas de rancune... Vous le réglerez à Batavia.

TOMBRICK.

A Batavia ?

VANPIETRO.

Oui, mon cher, je suis inspector généralissimo de la colonie Hollandaise.

TOMBRICK.

Ah ! diable, c'est différent.

LE DUC.

Capitaine, je nolise pour mon compte ton navire tout entier, sans regarder à ta cargaison, ce sera ton bénéfice.

TOMBRICK.

Soit... Entendons-nous, je fais mes réserves... si je rencontre en route bonne capture...

LE DUC.

C'est ton affaire.

TOMBRICK.

A la bonne heure. Pour moi toute est de bonne prise, fut-ce le vaisseau du diable, s'il avait une marine. et quand la munition manque, j'envoie en guise de boulets, les têtes des passagers, sans regarder le calibre, inspecteur compris.

VANPIETRO.

Ne plaisantons pas, capitano, l'élément d'oun inspector, c'est l'océan pacifique, et vi voyez qu'on me doit respect et honor.

TOMBRICK.

De l'honneur?... J'en ai à vendre et à revendre; qu'on double le nolis, je fais tirer le canon.

VANPIETRO.

Non, pas le canon, il me souffi de sentir l'odor de la poudre; c'est per che je sollicite de Votre Excellenza la favor insigne d'être encore ce soir l'ordonator de la fête des fiancailles. Vi verez l'illumination resplandir comme des myriades de roubis et mon feu d'artifice, et le bouquet incomparable, maraviglieux ! il vous est dou, monsignor; je veux à force d'ingénio et de chandelles romaines faire pâlir en plein minouit, la lumières des étoiles ! vi verez, vi verez.

Il sort.

SCENE VII.

LE DUC, TOMBRICK.

TOMBRICK, à part.

Entre les deux, quel est le plus fourbe ? le voilà.

LE DUC.

Capitaine, tu es homme de résolution.

TOMBRICK.

Quand il le faut et que j'y vois profit.

LE DUC.

Tu en auras à me servir.

TOMBRICK.

A la preuve... D'abord le nolis, quand j'embarque, c'est au comptant.

LE DUC, tirant des billets de son porte-feuille.

Soit, voilà deux mille florins.

TOMBRICK, les prenant.

C'est pour rien, Excellence.

LE DUC.

Aussi je veux faire plus, et à ton retour, si tu es entré dans mes vues, tu peux compter.

TOMBRICK.

Des promesses? je ne sais compter que l'or... Terminons, je tiens le nolis, quelle est votre marchandise? A onze heures, j'appareille; à minuit, je lève l'ancre, tempête ou non, et à la garde de Dieu.

LE DUC.

Tombrick, tu as caractère d'homme.

TOMBRICK.

Fait-on mieux d'être homme sans caractère?

LE DUC.

Que te faut-il?

TOMBRICK.

Et à vous, Monseigneur?

LE DUC.

Tu vois tout ce que je puis, que veux-tu?

TOMBRICK.

Par la Ste.-Barbe, je veux tout ce qui pousse à la fortune. Vite et tôt, c'est ma devise, au point que si je rencontrais quelque bon turc qui voulût m'acheter au poids de l'or votre inspecteur italien pour lui faire des illuminations et des fusées, sans compter les caricatures et les enlèvemens de jeunes filles, je le vendrais, foi de corsaire; vous voyez, je suis franc.

LE DUC.

Il y a mieux...

TOMBRICK.

Mieux? oh! oh! est-ce qu'il s'agirait de l'envoyer inspecter les baleines et les requins de l'Océan pacifique? (*Sourire d'ap-*

probation du Duc.) C'est cela... justement j'en ai toujours une douzaine que je traîne à la remorque; or un soir, on fume sur le gaillard d'arrière, on a bu, la tête est lourde, on tombe à la mer, autant de happé.

LE DUC, *lui frappant sur l'épaule.*

Tu serais bon diplomate.

TOMBRICK.

Sauf à traiter maintenant pour l'acquit de ma conscience. Tenez, Monseigneur, je suis loyal, le Signor n'est pas le dernier que Votre Excellence enverra inspecter les colonies...

LE DUC.

Il y a abondance de sots.

TOMBRICK.

Je ramènerai les requins et de plus bonne charge de contrebande... si Monseigneur veut que ce soit pour le compte de l'Amirauté... pourquoi pas? je serai le flibustier du Ministère, je ne suis pas fier, moi! est-ce convenu?

LE DUC.

✓ Tout est possible... Mais qui me répondra, monsieur Tombrick, que vous êtes entré dans mes intentions?

TOMBRICK.

Prenez ma parole, je prends la vôtre vaille que vaille, vous n'y perdrez pas, Excellence.

LE DUC.

Ainsi donc, à ce soir, à onze heures, ici, reviens, l'Italien y sera, prends bien tes mesures, choisis tes braves...

TOMBRICK.

Moi, troisième, c'est assez... à présent, mon sauf-conduit.

LE DUC.

Il songe à tout... *(Il écrit.)* Le voilà.

TOMBRICK.

Marché conclu, j'ai mes arrhes.

LE DUC.

A onze heures!

TOMBRICK.

A onze heures!

Il sort.

SCENE VIII.

LE DUC, *seul*

Il a mes arrhes... et mes sûretés à moi? elles reposent sur la la conscience d'un forban... encore une faute peut-être... Cet homme trahira toujours pour de l'or... il en a l'Italien, il m'en

a tant extorqué! et alors entre eux quel échange de confidences? comme ils riraient de ma sottise politique? Je serais à leur discrétion, dénoncé, perdu... et peut-être que bientôt l'épouvantable horoscope!.. il se réaliserait? et du faite de la puissance je tomberais sur Pêchebaufaud? non, non, il n'en sera pas ainsi, je vois le danger, il n'est plus... voici le moyen. (*Il s'assied et écrit.*) « Monsieur le commandant du port, vous surveillerez le » départ du corsaire Tombrick qui met à la voile cette nuit pour » Batavia... ce navire est suspect... vous l'arrêterez au passage, » et s'il fait résistance... (*Parlé.*) Il en fera, il en fera! (*Il écrit.*) « Feu sûr lui de toutes les batteries du fort, et qu'il soit coulé » bas... Vous répondrez sur votre tête de l'exécution... le président de l'Amirauté. » (*Il cache l'ordre.*) La mer couvrira le secret!.. O fortune, je te mets en sauve-garde sous l'égide de mon pouvoir... plus d'atteinte, plus de peur... Quelqu'un? (*Deux valets accourent. A l'un.*) A cheval, et sans perdre une minute porte cette dépêche. (*A l'autre.*) Toi, fais-moi venir à l'instant la demoiselle Mina, et dis que j'attends. (*Les valets sortent.*) Allons, et puisqu'il le faut, traitons aussi à l'amiable avec cette demoiselle... Pour cette fois je ne m'en fierai qu'à moi-même, on m'a fait assez de scandale... Calcul savant et perfide... il coïncide si juste avec mes affronts d'hier et l'infâme diatribe! (*Il parcourt la lettre anonyme.*) Mais c'est que plus je la relis et plus je crois reconnaître... Non, ce n'est pas la première fois que je vois cette écriture... l'Italien est trop lâche pour compromettre sa main... Ah! si je te découvre scribe imprudent, malheur, malheur!

SCENE IX.

LE DUC, MINA, WARNER, VALETS *au fond.*

WARNER.

Monsieur le Duc, Mademoiselle se rend à vos ordres.

LE DUC, *d Mina.*

Avant l'arrivée de la Princesse et les cérémonies des fiançailles qui vont m'absorber entièrement, j'ai songé à vous, Mademoiselle, et j'ai voulu fixer votre avenir.

WARNER.

Et sans doute il sera...

LE DUC.

Tout ce qu'il doit être.

WARNER.

Que le ciel vous entende!

LE DUC, *à Warner.*

Ce jeune homme, votre ami, qui a secouru Mademoiselle, est-il arrivé?

WARNER.

Depuis un moment, monsieur le Duc.

LE DUC.

Je veux aussi lui faire un sort ; je n'oublie rien, et vous-même, Warner...

WARNER.

Moi ?

LE DUC.

Mieux que personne vous ressentirez les effets de ma protection.

WARNER.

Rentrer dans ma vie obscure, c'est tout ce que je veux.

MINA.

Oh ! vous ne me quitterez pas.

LE DUC.

Non, non, vous serez toujours son père, toujours l'homme de ma confiance.

WARNER.

Qu'elle soit heureuse, monsieur le Duc, ma mission est finie, la votre commence ; je vois que vous la remplirez.

LE DUC.

C'est ce que j'entends... (*Haut.*) Monsieur Warner, vous réfléchirez ; j'ai à cœur, et plus qu'on ne croit, d'assurer votre existence ; en attendant, continuez-moi vos bons offices, au moins jusqu'après nos fêtes... Les notaires du Roi vont venir, veuillez, je vous prie, faire disposer mon cabinet, en voici la clé, je vous la confie.

WARNER, *la prenant, et à part, avec une joie bien marquée.*

Je vais donc y pénétrer !..

LE DUC.

Allez, Warner.

WARNER.

Monsieur le Duc, je vous remets le sort de Mina de Vanbourg en présence de sa mère.

LE DUC, *à part.*

Insolent valet !

MINA, *à Warner.*

Vous me laissez ?

WARNER.

Avec un noble protecteur, un ami.

Il sort.

LE DUC, *à part.*

Tout cela va finir. (*A l'un des valets.*) Ecoute... (*Il lui parle d'orcille.*) Tu as bien entendu, qu'il vienne là, et qu'il attende.

(Il montre la porte latérale.) Vous, qu'on se retire, et que personne, qui que ce soit, n'approche de ce pavillon.

Les valets sortent et ferment la porte du fond.

SCENE X.

DE DUC, MINA.

LE DUC, *poursuivant, d part.*

A tout prix il faut m'emparer de sa crainte ou de sa faiblesse.

MINA, *sur le devant..*

Toute ma force m'abandonne.

LE DUC, *s'approchant.*

Oui, Mademoiselle, je veux être votre protecteur, votre ami; ayez confiance... asseyez-vous.

MINA, *portant ses regards sur le tombeau.*

Je ne m'assieds point ici!

LE DUC.

Bien, mon enfant, ce respect me plaît... Pauvre sœur! pendant sa vie ce pavillon fut pour elle un lieu de prédilection; j'ai voulu qu'après sa mort il fût un lieu de repos.

MINA.

C'est ici qu'elle fut assassinée!

LE DUC.

Et par qui?

MINA.

Oh! non, non; mon père fut innocent; Warner sait la vérité!

LE DUC.

Warner vous a dit... et depuis quand?

MINA.

Hier, monsieur le Duc.

LE DUC.

Hier seulement?.. et depuis trois ans que vous vivez sous l'adoption de Warner, jamais il ne vous avait parlé...

MINA.

Jamais.

LE DUC.

C'est bien étrange!.. Mais alors, Mademoiselle, pourquoi cette révélation, dans quel intérêt?

MINA.

Je suis sincère... quand votre fils me dit qu'il m'aimait, je ne le connaissais que sous le nom de Frédérick; vous me croirez, je vous le jure par ma mère.

Toujours sa mère!

LE DUC.

MINA.

Et quand je sortis de cette erreur, il voulut braver tous les préjugés...

LE DUC.

Je sais, je sais.

MINA.

Mon devoir était de lui dire : Je suis la fille d'un condamné, mon père est mort... mort coupable!.. Il ne l'est pas, me dit Warner; je le crus.

LE DUC, à lui-même.

Seulement hier! (*A Mina.*) Et rien n'a pu vous apprendre comment vous étiez tombée entre les mains de cette femme.

MINA.

Rien... je devais être bien jeune, au berceau sans doute, car dans mes plus longs souvenirs, je ne retrouve que ma bonne Geneviève, ses bontés, son amour de mère; elle m'éleva.

LE DUC.

Et comment? elle était si pauvre!

MINA.

* Elle travaillait... sa pénible tâche commençait avant le jour, et la veillée était longue!.. j'avais grandi, je l'aidais, et toutes deux, chaque soir, souvent bien avant dans la nuit, aux faibles lueurs d'une lampe, tombant presque de sommeil sur notre ouvrage, je la surprénais, les regards fixés sur moi, ses yeux étaient pleins de larmes!.. Je pleure sur toi, ma fille, me disait-elle, que le ciel te protège!.. Notre lampe s'éteignait, et nous allions nous reposer ensemble.

LE DUC.

Enfin, à la mort de cette femme?..

MINA.

Je restai bien malheureuse!

LE DUC.

Et Warner, Warner!

MINA.

J'étais seule... le travail manqua, nul appui, point de secours, j'allais succomber à tant de peines, je pleurais... Voilà qu'un jour ma porte s'ouvre, je vois un homme inconnu; la peur me saisit; ses premiers mots me rassurent : il me parle de Geneviève... A ce nom j'eus confiance.

LE DUC.

Vous ne l'aviez jamais vu?

MINA.

Jamais... Bientôt je revins à la vie; il voulut continuer,

me servir de père, et moi, reconnaissante et trop heureuse, j'acceptai son adoption. . . Depuis, que d'autres bienfaits? . . . quel dévouement ! . . . Tout le jour aux travaux du port les plus rudes, et le soir, il se délassait de sa longue et dure journée en me donnant des leçons que mon esprit et mon cœur ont su toutes retenir.

LE DUC.

Des leçons, un commissionnaire?

MINA.

Je n'ai pas eu d'autre maître, et si je sais quelque chose, si j'ai fait quelques progrès dans le dessin, la peinture...

LE DUC.

Warner est peintre?

MINA.

Comme mon père.

LE DUC.

Et il en faisait mystère ?

MINA.

Ils furent long-temps amis, n'avaient rien de caché l'un pour l'autre.

LE DUC, *à lui-même.*

Ah ! j'y suis, maintenant !

MINA, *poursuivant.*

Il est donc bien naturel que, mieux que personne, Warner sache tout ce qui s'est passé, il fut témoin du mariage.

LE DUC.

Un mariage ! entre ma sœur et le peintre Léonard ?

MINA.

Quoi, Monsieur, vous ne croyez pas? . . .

LE DUC.

Certes la fable est bien ourdie !

MINA.

Une fable ? ce mariage ? eh ! que suis-je donc, moi, grand Dieu !

LE DUC.

Innocente créature, votre candeur est l'instrument d'une intrigue abominable !

MINA.

Point d'intrigue. . . la vérité, la vérité ! je connais Warner.

LE DUC.

A votre âge, la confiance est aveugle.

MINA.

La mienne est juste, inébranlable !

LE DUC.

Eh ! pouvez-vous comprendre à quel point on abuse de votre inexpérience, de votre crédulité?.. Prenez-y garde, jeune fille, voici qui devient sérieux ; il y a évidemment calcul de scélératesse !

MINA.

Mais où sont-ils donc, les scélérats ? je n'en connais point ; autour de moi tout est vrai comme mon malheur, innocent comme ma vie... Je ne calcule pas, moi, Monsieur, je sens!.. et vous voulez que je croie, que je soupçonne, que je doute... Oh ! non, non... Mais regardez donc ce portrait, vous me l'avez pris, voyez votre ressemblance.

LE DUC.

Jeu du hasard !

MINA.

Et ce tombeau ?.. Interrogez votre cœur... .

LE DUC.

Qu'est-ce à dire ?

MINA.

Ah ! si le mien pouvait douter encore, le souvenir des émotions que m'a toujours fait éprouver cette image, le sentiment inexplicable dont votre aspect m'a pénétrée, le trouble, la terreur qui m'ont saisie en entrant dans ce lieu d'expiation et de douleur, tout me dit : Voilà, voilà ma mère !

LE DUC.

Et si je veux le croire, en êtes-vous moins la fille de Léonard, du condamné ?

MINA.

Je suis l'enfant de votre sœur !

LE DUC.

Eh bien ! remuez donc ses cendres, réveillez tous les scandales, prostituez sa mémoire !

MINA.

Ah ! Monsieur !

LE DUC, *poursuivant.*

Portez vous-même le flambeau dans ce mystère de honte, recreusez, recreusez l'abîme, faites-y tomber une tête échappée à l'infamie !

MINA.

Et de qui, grand Dieu !

LE DUC.

Dites, malheureuse, savez-vous seulement à qui votre jeunesse s'est confiée ? avec qui vous habitez ? qui vous nommez votre père ?

MINA.

Warner.

LE DUC.

Le criminel a subi la peine, mais le complice ?

MINA.

Le complice ! lui, Warner ! vous l'accusez !

LE DUC.

Et d'où vient qu'au jour de la justice, ce digne ami, ce confident si intime, n'accourut pas déposer en faveur de l'innocence ? Pourquoi se cacher, fuir, disparaître ?..

MINA.

O mon Dieu !

LE DUC.

Pourquoi ce lâche abandon du malheureux, ce délaissement de l'orpheline ? Cette absence de dix années... dix années ! Et son retour clandestin, sa renonciation à son état, à son vrai nom peut-être ?..

MINA.

A son vrai nom ?

LE DUC, *poursuivant.*

Ce déguisement continu sous les livrées de la misère, ce choix qu'il a fait d'une basse condition qui le tient encore caché dans la foule la plus abjecte, sous la foi d'une médaille, signe mendicant, surpris à la confiance publique.

MINA.

Mais, Monsieur, ce sont des suppositions.

LE DUC.

Des preuves, des preuves... le complice les a faites évidentes, irrésistibles.

MINA.

Et quel intérêt ? quel but ?

LE DUC.

Insensée !.. vous n'êtes pour lui qu'un prétexte de fortune !

MINA.

Moi !.. et je n'ai rien !

LE DUC.

Mais si, par ses manèges habiles, il vous était venu un héritage, légitime ou non, que lui importe, n'en eût-il pas eu le partage ?

MINA.

J'en aurais fait mon devoir.

LE DUC.

Vous en auriez fait son salaire... et il le savait bien, le fourbe ! c'est pour cela qu'il s'est d'abord adressé aux passions d'une jeune tête, pour cela qu'il vous a jetée aux séductions de mon fils !

MINA.

Fausseté, fausseté !

LE DUC.

Pour cela qu'il a essayé, épuisé toutes les manœuvres, jusqu'à le mettre en révolte contre l'autorité d'un père...

MINA.

Lui ?

LE DUC, *poursuivant.*

Et quand il a vu la déception, qu'a-t-il fait ? il a cherché l'occasion de jouer le dévoûment ; entre dix personnes qui m'ont secouru, il a eu l'air de me sauver la vie, pour capter ma reconnaissance, forcer ma générosité, s'introduire dans ma maison, vous-même, vous y faire entrer par astuce, et vous y établir par le mensonge et l'audace.

MINA.

Oh, que d'horreurs !

LE DUC.

Et pourquoi ? afin d'extorquer une succession, non pas pour vous, mais pour lui, pour lui.

MINA.

Assez, assez !

LE DUC.

Et tout cela, sous la sauvegarde du temps, sous l'abri d'une prescription qu'il pense pouvoir invoquer contre la rigueur des poursuites... Il s'est trompé !

MINA.

Trompé ?

LE DUC.

Le complice s'est aveuglé jusqu'à venir se remettre sous la vindicte des lois ! il y restera.

MINA.

Warner ?

LE DUC.

Je suis premier ministre.

MINA.

Monseigneur, que voulez-vous faire ?

LE DUC.

Justice, elle sera prompte !

MINA, *d genoux.*

Grâce !

LE DUC.

Non.

MINA.

Grâce !

LE DUC.

A lui ?

MINA, *se trainant.*

A moi ! à moi !.. J'en mourrais !

LE DUC.

Malheureuse fille !

MINA.

Pitié, pitié, monseigneur !

LE DUC.

Pour l'ami de l'assassin, pour le complice ?

MINA, *se relevant.*

Toujours l'assassin, le complice !

LE DUC.

Vous le croyez innocent ?

MINA.

Je ne crois rien, je ne crois rien, mais grâces, grâces !

LE DUC.

Et l'impunité.

MINA.

Je veux seule porter la peine.

LE DUC.

Vous ?

MINA.

Je renonce à tout, à tout, plus de nom, plus de famille, je n'en veux plus... non...

LE DUC.

Vous le pourriez ?

MINA.

Faut-il que je le déclare publiquement, que je le signe, et qu'à l'instant même, pour toujours, je m'éloigne, je m'exile ? faut-il quitter mon pays, cette maison, ce tombeau, perdre tout, avenir, espérance ? le faut-il ? le voulez-vous ? Eh bien ! je m'y soumetts, j'y consens, je vous le demande, mais laissez-nous partir !

LE DUC, *d part.*

Enfin !.. (*Haut.*) C'est un effort bien pénible, un grand sacrifice...

MINA.

Oh ! vous le ferez, oui !

LE DUC.

Pour la mémoire de ma sœur, de votre mère peut-être...

MINA.

Oui, tout pour ma mère.

LE DUC.

Vous partirez.

MINA, lui baisant les mains.

Ah! monsieur, monsieur, quel bienfait!

LE DUC, allant ouvrir la porte latérale.

Entrez, entrez jeune homme.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCK.

FRANCK.

Me voilà, Monseigneur.

MINA.

Franck?

LE DUC, d Franck.

Tu aimes mademoiselle.

FRANCK.

Comme Warner, c'est sa fille.

LE DUC.

Elle quitte la Hollande.

FRANCK.

Vous la renvoyez, Monseigneur?

MINA.

Non, mon ami, c'est bien moi, moi qui veux partir.

FRANCK.

Puisque c'est comme ça, je vous accompagne.

LE DUC.

Tu m'as prévenu... vous allez en Amérique, à Surinam.

FRANCK.

Avec elle au bout du monde, et M. Warner, ça va s'en dire.

MINA.

Oui, Warner aussi.

LE DUC.

Un honnête établissement, une habitation que je vous donne en toute propriété.

FRANCK.

Une habitation, à nous?

LE DUC.

Avec une dot de cinquante mille florins.

FRANCK.

Une dot? qu'est-ce que ça veut dire? à qui, pour qui?

LE DUC.

Tu ne comprends pas?

FRANCK.

O mon Dieu, Monseigneur!.. mamselle Mina!.. c'est-il possible?

LE DUC.

Cela te convient, je pense.

FRANCK.

A moi? ah! que trop... mais vous, mamselle, vous pourriez... vous consentiriez... là, vrai? de bon cœur... Oh! quelle joie! j'en deviendrai fou, c'est sûr.... mais non, ça ne se peut pas, c'est un véritable rêvel..

LE DUC.

Je te sais intelligent, laborieux, honnête homme...

FRANCK.

Oh! pour ce qui est de ça, j'en conviens, et j'en puis donner de bonnes preuves... Justement, j'ai ici un certificat, il parle, celui-là, et je dis qu'il a de bonnes signatures, voyez Monseigneur.

Il lui met le certificat sous les yeux.

LE DUC, regardant les signatures.

En effet... tu as de bons répondans... Damnation! la même écriture!

Il tire vivement de sa poche la lettre anonyme, et compare.

FRANCK.

Qu'est-ce qu'il a donc, Monseigneur?

LE DUC.

Oui, oui, la même!.. (*A Franck.*) Réponds, de qui tiens-tu ce certificat? qui l'a fait, qui te l'a écrit? réponds, parle, et point de détours.

FRANCK.

Un détours, pourquoi? c'est...

LE DUC.

L'Italien Vanpiétro?

FRANCK.

Non, Monseigneur, c'est Warner.

LE DUC.

Warner? tu dis que c'est Warner?

FRANCK.

Je peux bien le dire, il me l'a écrit, hier à la taverne de la mère Bloom, pour me rendre service, le brave homme.

LE DUC.

Voilà donc le mystère d'enfer, le voilà!

MINA.

Qu'y a-t-il encore, grand Dieu?

LE DUC, lui présentant les papiers.

Eh bien! vous voyez, Mademoiselle, il est innocent?... L'infâme!.. et moi, moi qui lui faisais grâce!.. Ah! qu'il va payer cher...

SCENE XII.

LES MÊMES, WARNER.

MINA, *courant d lui.*

N'entrez pas, n'entrez pas!

LE DUC.

Ah! c'est donc toi?

WARNER.

Oui, c'est moi, bien moi.

MINA.

Venez, venez, sortons tous d'ici.

WARNER.

C'est donc là le beau résultat de cet entretien?... Je serai peut-être plus heureux, moi.

LE DUC.

Ce que tu seras, je vais te l'apprendre.

WARNER.

Point de prévision... qui peut savoir?

LE DUC.

Insolent!

WARNER, *sans répondre.*

Mes enfans, retirez-vous... allez m'attendre au château.

MINA.

Et vous restez? seul!

WARNER.

Je reste... ne crains rien... va... je le veux.

MINA, *sortant avec Franck.*

Que Dieu nous protège!

SCENE XIII.

WARNER, LE DUC.

Warner ferme la porte du fond à double tour, et va mettre le verrou à la porte latérale.

LE DUC.

Misérable! que prétends-tu faire?

WARNER.

N'ayez pas peur, duc de Vanbourg, je n'ai jamais assassiné personne.

LE DUC.

Est-ce à moi qu'on parle?... un valet!

WARNER.

Ici ni valet ni maître... deux hommes, et rien de plus. (*Jettant son habit.*) A bas la livrée... (*Montrant sa décoration.*) Voici

qui vaut bien vos titres... A vous, maintenant, à bas votre masque.

LE DUC.

C'en est trop !

WARNER, lui montrant un pistolet.

Doucement !

LE DUC, remontant la scène.

Scélérat, tu vas me connaître !

WARNER.

On ne sort pas.

LE DUC, appelant.

A moi ! à moi !

WARNER.

Appel aux valets... inutile... pas un ne viendra : ils ont reçu l'ordre du maître.

LE DUC.

Malédiction !

WARNER.

Oui, malédiction !.. elle est venue.

LE DUC.

Un Warner ! un misérable !

WARNER.

Soit, mais je vous connais, puissant seigneur, et vous ne savez pas qui je suis, à moi l'avantage.

LE DUC.

Eh ! quel es-tu donc, toi ? un transfuge, un vagabond, un homme perdu, chassé de partout par les clameurs de la vindicte publique, et nul en Hollande, hors ton Léonard, n'a jamais soupçonné existence d'homme de ton nom.

WARNER.

Vraiment ?

LE DUC.

Et lorsqu'après dix ans tu reviens pour continuer le crime...

WARNER.

Pour commencer la vengeance !

LE DUC.

C'est peu de feindre ta paternité d'adoption, si fausse, si bien jouée...

WARNER.

Quant à cela c'est possible.

LE DUC.

Les fables les plus absurdes, les suppositions les plus hardies, mensonge, outrage, calomnie, délation, rien ne t'arrête, rien ne t'effraie, et dans son calcul de cupidité, le vil machinateur s'aveugle jusqu'à oser flétrir un Vanbourg du renom d'empoisonneur.

WARNER.

C'est bien atroce, n'est-il pas vrai ?

LE DUC, *lui montrant l'écrit.*

J'ai la preuve... vois... nieras-tu ?

WARNER.

Moi, nier?... pourquoi ?

LE DUC.

Ah ! tu avoues ?

WARNER.

Oui, j'avoue, c'est bien moi.

LE DUC.

C'est toi... tu oses t'en faire gloire ?

WARNER.

J'ose tout, maintenant... il faut une réparation... elle se fera !

LE DUC.

Chimère... écoute, imposteur, écoute, on vient... malheur à toi !

Bruit de musique au dehors.

WARNER.

En effet, j'entends... préludes de noble fête, de fiançailles princières... mais rien, rien qui te sauve de moi !

LE DUC.

Tu prétends me retenir ?

WARNER.

Si je le prétends !..

LE DUC.

Je sortirai... on m'attend.

WARNER.

J'ai bien attendu seize ans, moi... seize ans... tu resteras.

LE DUC.

Homme ou démon, que me veux-tu ?

WARNER.

Mais tu as donc oublié tes crimes, Vanbourg ; je les connais tous, moi, et je vais te les dire... Lâche espion de ta sœur, tu savais tout : tu savais qu'elle voulait se retirer en France...

LE DUC.

Moi ?

WARNER.

Tu savais aussi que, pour réaliser le vœu de sa noble épouse, Léonard avait reçu d'elle des billets, des traites, et un riche écrin désormais inutile à sa vie privée ; eh bien, tu en fis contre l'honnête homme des preuves de vol, de meurtre, toi voleur et meurtrier, qui pour te faire duc la tuais ici, dans ce

pavillon isolé, n'ayant pour témoin que la nuit, pour complice que le mystère; et tu lui donnas le poison, et tu la laissas mourante, seule, se débattre contre les tortures de l'agonie... Infortunée! elle appelait Léonard, et déjà Léonard, dénoncé, saisi, chargé de fers, était traîné dans un cachot; tu le précipitais à plaisir sous la main de la justice! et, doublement assassin, délateur de l'innocent, tu osas, toi, en le montrant au bourreau, devant Dieu, devant les hommes, tu osas dire : Voilà le coupable!

LE DUC.

Je l'ai dit et je l'ai dû, comme je dirai : Voilà l'imposteur, l'imposteur d'autant plus lâche qu'il met le comble à sa bassesse en se couvrant de l'anonyme!

WARNER, lui arrachant violemment le papier qu'il lui montre.

L'anonyme?... il n'y en a plus... je signe... Léonard.

Il signe.

LE DUC.

Léonard!

WARNER.

Oui, c'est moi, je suis Léonard!

LE DUC.

Toi?

WARNER.

N'est-ce pas, Vanbourg, tu me reconnais, maintenant?

LE DUC.

Non... mensonge, Léonard a subi sa peine; il est mort!

WARNER.

Tu le crois?

LE DUC.

J'ai vu son cadavre.

WARNER.

Fausse joie... vaine espérance!.. gagné par un valet de geôle, le bourreau, oui, le bourreau lui-même, plus humain que toi, sut tromper tes fureurs : il me laissa la vie... Mais, crois-tu maintenant qu'il m'en ait fallu du courage, pour me résoudre à me cacher, à fuir comme un criminel, partout mendiant l'asile et le pain de la pitié, et ne supportant l'existence que pour me faire un autre nom d'homme, un autre honneur, une vengeance!.. j'y ai mis dix ans.

LE DUC.

Est-ce un rêve?

WARNER.

Enfin je suis venu reprendre ma mission de père, et pour ma fille j'ai supporté la condition la plus dure; je ne voulais pas en sortir, mais épouvanté de l'avenir de mon enfant, j'ai dit : Je n'y consens pas, à chacun sa place; et alors j'ai eu ma

volonté d'homme, j'ai eu ma force de père!.. Je me suis attaché à toi, je t'ai suivi comme ton ombre; je te soupçonnais, enfin j'ai su me convaincre... je suis convaincu.

LE DUC.

Toi ?

WARNER.

Je le suis, voici les preuves, regarde... regarde, c'est écrit avec du sang... le sang de ta sœur, de ta victime ! elle t'accuse, te condamne; écoute bien. (*Il lit.*) « Adieu, adieu, mon Léonard, ma fille!.. c'est pour jamais... je meurs, au désespoir... » sans secours... empoisonnée... et c'est mon frère... » (*Lui montrant du doigt.*) Mon frère ! vois-tu ? mon frère !.. Qu'en dis-tu, Vanbourg ?.. Tu pâlis, maintenant... n'essuie pas ta sueur, elle sied à la peur de l'assassin... Ah ! qu'il est hideux quand il tremble!.. Grâce à ton inspiration, envoyé dans ton cabinet pour des apprêts de fiançailles, j'y ai retrouvé, dans le lieu le plus apparent, ce tableau de fleurs, l'ouvrage de Joséphine, qui était là jadis à son chevet, et que ta piété jouée conserva comme un gage sacré de douleur, de regrets fraternels.

LE DUC.

O mon Dieu !

WARNER.

Avec quelle joie tu l'aurais brisé, anéanti, si tu avais pu deviner qu'un secret cachait à tes yeux l'image des deux époux ! Je ne l'avais pas oublié, moi, et j'y ai trouvé la vengeance.

LE DUC.

Fatalité !

WARNER.

C'est là, vois-tu, que se débattant contre les horreurs de son agonie, la mourante eut la pensée de déposer son acte de mariage, celui de la naissance de sa fille, et ce testament de mort scellé de son sang, avec cette suscription, lis, lis : « Pour Léonard, mon époux. — Confié à la Providence. » (*Allant ouvrir la porte du fond.*) Tu peux sortir, maintenant.

LE DUC, *l'arrêtant, et refermant la porte.*

Léonard, veux-tu ma fortune ?

WARNER.

Me crois-tu assez lâche pour te vendre ton châtimement ?

LE DUC.

Mais tue-moi donc, tue-moi !

WARNER.

Toi mourir si vite ? oh ! non, non ; je veux que tu vives, et long-temps ; je veux qu'à ton tour tu sentes tous les tourmens que j'ai endurés... Résous-toi ; je te raye aussi du nombre des vivans.

LE DUC.

Ah ! vous êtes mon bourreau !

WARNER.

Il te sied bien de te plaindre ! je suis plus humain que toi, et cent fois plus généreux, car l'honneur que tu m'as ravi je le laisse à ta mémoire.

LE DUC, *vivement.*

L'honneur ! à ma mémoire ! vous ?

WARNER.

Écris.

LE DUC.

Ah ! jamais.

WARNER.

Écris, et le secret terrible va rester pour toujours entre nous deux et le ciel.

LE DUC.

Mais...

WARNER.

Aimes-tu mieux qu'à l'instant, devant tous, je dévoile ta honte... c'est l'échafaud.

LE DUC, *s'asseyant à la table.*

Ah ! malheureux ! malheureux !

WARNER *dictant.*

« Mon fils, quand vous lirez cette lettre, je ne serai plus de ce monde... Inutile d'en chercher la cause... c'est mon secret.. je l'emporte. » — Est-ce écrit ?.. Bien... poursuivons. « Mon fils, vous restituerez à mademoiselle Mina, ma nièce... Mettez ma nièce... l'héritage entier de sa mère... et pour compléter la réparation, je vous commande d'épouser votre cousine... Signe... » (*Prenant la lettre et la serrant.*) C'est bien.

LE DUC, *se couvrant la figure de ses mains.*

Ah ! j'ai trop vécu !

WARNER.

Tu pleures ?.. les larmes sont venues tard... Prends courage... tu vas partir ; cette nuit le brigantin Tombrick met à la voile...

LE DUC, *se levant.*

Tombrick !.. En effet... cette nuit même il doit sortir du port... Oui, je me rappelle... Le commandant a mes ordres, Ah ! du moins je n'aurai pas long-temps à souffrir !.. Allons, conduisez-moi à son bord... partons... je suis prêt...

WARNER *l'arrêtant.*

Malheureux! ah! si tu pouvais encore... Un repentir sincère désarme le courroux du ciel!.. Joséphine, pardonne, il est ton frère; ton âme sensible et généreuse ne demande point une vengeance qui ne saurait te rendre à mon amour, à mes regrets éternels!.. Ombre chère et sacrée, que ta pitié scelle, avec le bonheur de nos enfans, la grâce du coupable!

LE DUC.

Non, je ne veux rien vous devoir, rien; mon sort est décidé, qu'il s'accomplisse enfin... Partons... partons.

WARNER.

Inutile, voici Tombrick lui-même.

SCENE XIV.

LES MÊMES, TOMBRICK.

TOMBRICK.

Eh! oui, mille sabords! c'est moi, et par un temps de tous les diables. . . Ce n'est pas ce qui m'arrête, je suis de parole... Et notre passager? voyons, faut-il appeler mes hommes?

WARNER.

Non, Capitaine, c'est Monsieur qui vous suit.

TOMBRICK.

Qui? vous, Excellence?

WARNER, *jetant un manteau sur les épaules du duc.*

Oui, lui.

TOMBRICK.

Soit dit, mieux vaut lui qu'un autre.

WARNER *au duc.*

Vous oubliez ce portefeuille.

LE DUC, *le rejetant sur la table.*

Je n'en aurai pas besoin... allons.

Il sort avec Tombrick.

SCENE XV.

WARNER, *seul.*

Les portes du fond restent ouvertes; l'orage augmente, et l'on voit bientôt passer le duc et Tombrick dans une chaloupe.

Mon Dieu! j'ai été bien cruel, mais tu savais le crime, et je n'ai fait que justice. . . je la devais à ce tombeau, à mon enfant, à moi-même!.. Pour cela seul, un moment, j'ai voulu être

Léonard... Désormais, et pour toute la vie, je ne serai plus que Warner... Et le ciel, le ciel aussi s'intéresse à ma vengeance, ses foudres confirment mon arrêt!.. Allons, achevons mon ouvrage.

Il tire un coup de pistolet.

SCÈNE DERNIÈRE.

WARNER, MINA, FRÉDÉRIK, FRANCK, LA BARONNE, VANPIETRO, SEIGNEURS ET DAMES, DOMESTIQUES, portant des flambeaux.

Tous les stores sont ouverts.

FRANCK, accourant.

M. Warner, qu'y a-t-il donc?

MINA, se jetant dans ses bras.

Ah! mon ami, je vous revois!

FRÉDÉRIK.

Que se passe-t-il? où est mon père? où est-il? répondez. Mon père!

WARNER, lui remettant la lettre.

Monsieur le comte, je remplis une triste mission, lisez.

FRÉDÉRIK.

Que veut-il dire? (*Après avoir lu.*) Grand Dieu! mon père! il est mort!

TOUS.

Mort! M. le duc?

LA BARONNE, arrivant.

Mon pauvre gendre! Comment? pourquoi?

FRÉDÉRIK, lui passant la lettre.

Voyez, ma mère.

LA BARONNE.

Le malheureux! il s'est tué!

TOUS.

Tué!

LA BARONNE.

Mais où le chercher? où le trouver?

WARNER, montrant la mer.

Il est là!

MINA, tombant à genoux.

Ah! prions, prions tous.

Tous le monde s'incline; Warner reste seul debout. On aperçoit dans le lointain, à la lueur rapide des éclairs, le navire de Tombrick faisant voile à travers la tempête.

WARNER, les yeux fixés sur la mer.

Le malheureux !... il l'a voulu, qu'il se débâte maintenant entre les mains de son dernier juge !

On a entendu une vive canonnade qui met le feu au navire, dont on voit bientôt l'explosion et qui s'abîme dans les flots. Tout le monde remonte la scène.

WARNER sur le devant.

Mon Dieu, fais-lui miséricorde!

Mina et Frédéric se précipitent dans les bras de Warner, qui les presse tous deux vivement sur son sein. La toile tombe sur ce tableau.

29 JY 83

FIN.